

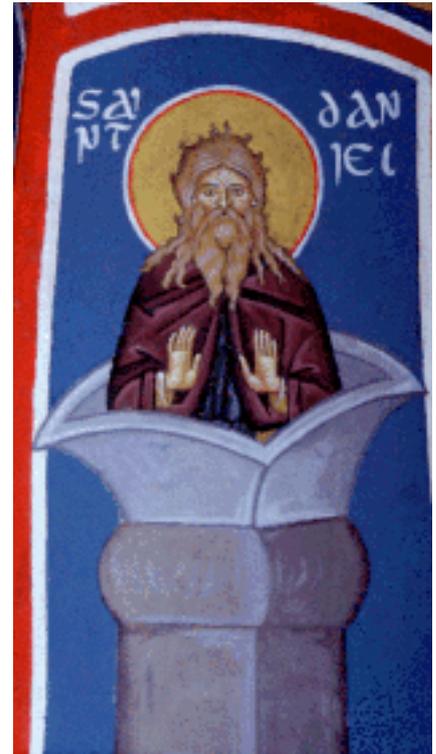
VIE ET VERTUS DE NOTRE SAINT PÈRE DANIEL LE STYLITE

I. PROLOGUE.

Avant toutes choses, il convient que nous louions Celui qui pour nous a été fait homme, qui, pour notre salut, a supporté toutes choses conformément au plan divin, Jésus Christ notre Dieu, lui pour qui des prophètes aussi ont trouvé la mort, des justes se sont crucifiés à cause de leur foi en lui, et parce que, par sa grâce, ils ont eu une patience inébranlable dans les épreuves jusqu'à la fin, ils ont reçu la couronne. Ces hommes-là, le Christ, notre Maître et Sauveur, nous les a donnés comme modèles, pour que nous sachions que, par le support des épreuves, l'homme peut se rendre agréable à Dieu et être nommé son fidèle serviteur.

J'ai donc jugé bon d'entreprendre le récit des travaux de saint Daniel, mais ce n'est pas non plus sans crainte. Car les vertus de cet homme sont brillantes, imposantes, merveilleuses, et moi je ne suis qu'un individu sans culture et sans esprit. Et j'ai peur d'avoir à entendre, s'appliquant à mon cas, la parole que dit le Sauveur par la bouche du prophète David (Ps 49,46) : «Dieu dit au pécheur : Pourquoi, oses-tu, toi, exposer en détail mes ordonnances et prendre en ta bouche mon alliance ?»

Mais d'autre part je ne me résous pas à passer sous silence les récits que j'ai reçus de mes pères sur le saint. J'ai peur qu'au jour terrible et effrayant de sa venue, mon Seigneur ne me torture justement pour n'avoir pas remis à une banque le talent que son vouloir m'avait confié pour l'édification et le bénéfice du grand nombre. Fortifié donc par vos prières, je ferai un récit véridique de tout ce que j'ai entendu de ceux qui ont été disciples du saint avant moi; et tout ce que j'ai vu moi-même de mes propres yeux, je le raconterai sans mensonge car il est clair que le Seigneur détruira sûrement tous ceux qui profèrent le mensonge. Voici donc que je fais appel à votre désir d'apprendre rejetez toute pensée mondaine et accordez-moi une audience favorable.



II. STÉRILITÉ DE LA MÈRE. VISION. NAISSANCE À MÉRATHA DE COMMAGÈNE.

Ce saint père naquit d'un père nommé Élie, d'une mère nommée Marthe; il était d'un petit village nommé Mératha, ce qui se traduit les Cavernes, dans le territoire de Samosate en Mésopotamie. Comme sa mère était stérile et en subissait le reproche de la part de son époux et de sa parenté, un jour, au milieu de la nuit, en cachette de son mari, elle sortit et, levant les mains au ciel, pria en ces termes : «Seigneur Jésus Christ qui supportes avec patience les péchés des hommes, qui au commencement as créé la femme pour que se multipliât la race humaine, enlève-moi toi-même ce sujet de réprobation, donne un fruit à mon sein pour que je t'en fasse l'offrande, à toi le Maître de toutes choses.» Sur ce, elle pleure amèrement, se brise le coeur en maints gémissements, puis rentre auprès de son époux. Or, s'étant couchée à ses côtés, elle voit dans un songe nocturne deux grands disques lumineux qui descendent du ciel et se tiennent près d'elle. Une fois levée, elle raconte la chose à son mari et à ses proches et chacun d'eux émet un avis différent sur ce qu'elle vient de leur dire. Mais elle, avec un soupir, se dit en son coeur : «Mon Dieu, que j'ai supplié, fera ce qui est le mieux pour ma pauvre âme.» Et après un délai de peu de jours, elle conçut le saint homme plus haut nommé.

III. A 5 ANS, PRÉSENTÉ À L'HIGOUMÈNE D'UN MONASTÈRE VOISIN, QUI LUI DONNE SON NOM DE DANIEL, MAIS LE RENVOIE.

Il naquit donc, et, le temps passant, avait atteint déjà l'âge de cinq ans. Alors ses parents l'amènèrent, avec des offrandes, à un monastère près du village, et l'higoumène leur demanda : «Quel est le nom de l'enfant ?» Comme ils indiquaient un autre nom (que Daniel), le vieillard leur dit : «Il ne s'appellera pas ainsi : le nom que le Seigneur m'aura révélé, c'est

celui-là qu'il portera.» L'archimandrite dit alors en syriaque à l'enfant : «Va, mon fils, va me chercher un livre sur la table.» Il est en effet d'usage dans les coenobia qu'un grand nombre de livres différents soient placés en avant de l'autel; si l'un des frères veut quelque livre, il le prend et lit. L'enfant donc, étant allé, rapporta le livre du prophète Daniel, et c'est de là qu'il tira ce nom. Cependant, ses parents suppliaient l'higoumène du monastère de le recevoir en sorte qu'il demeurât près d'eux : mais il refusa à cause de ce qu'il était tout petit. Ils le ramenèrent donc chez eux, et il vivait avec ses parents.

IV. A 12 ANS, VEUT ENTRER DANS UN COENOBION À 10 MILLES DE MÉRATHA, EST ADMIS, ET REÇOIT BIENTÔT LA TONSURE.

Quant il eut atteint ses douze ans, il entendit sa mère lui dire : «Je t'ai consacré à Dieu, mon enfant.» Sur ce, un jour, sans avoir rien dit à personne, il s'en va hors du village à un lieu distant d'environ dix milles, où il y avait un coenobion de cinquante frères. Une fois entré dans le monastère, il se jette aux pieds de l'higoumène et le supplie de le recevoir. L'higoumène lui dit : «Tu es tout jeune, mon fils, et tu ne peux soutenir un si dur labeur. Tu ignores la vie des moines. Va, reste chez tes parents, et dans quelque temps, quand tu pourras jeûner, psalmodier, subir nos fatigues, tu viendras chez nous.» L'enfant lui répondit : «Père, j'aime mieux mourir dans ces épreuves que de quitter l'abri de ton troupeau.» Comme l'archimandrite, malgré ses nombreuses instances, ne pouvait le persuader, il dit aux frères : «En vérité, mes fils, recevons cet enfant : car il me paraît tout rempli de prudence.» Tous se rangèrent à l'avis de l'higoumène et désormais Daniel vécut dans la communauté.

Peu de temps après, ses parents, qui l'avaient cherché, le trouvèrent dans ce monastère, ce qui les réjouit extrêmement. Ils demandèrent à l'higoumène de lui conférer la tonsure. Celui-ci, qui avait constaté ses grands progrès dans la voie de Dieu et ses bonnes dispositions, le fait venir et lui dit : «Veux-tu, mon fils, que je te donne la tonsure ?» Aussitôt il se jette aux pieds de l'higoumène et lui dit : «Je supplie ta Sainteté, père, fais-le aujourd'hui même.» L'higoumène reprit : «Tu ne peux soutenir notre dur labeur.» Le petit répond : «Je sais que je ne suis qu'un petit enfant sans force. Mais, me confiant en Dieu et dans vos saintes prières, je m'assure que le Seigneur, qui reçoit mon offrande, donnera la force, car il est le Dieu des offrandes.» Alors, après l'avoir longuement béni et prié sur lui, l'archimandrite lui enseigna les voies du salut selon le degré de compréhension que l'enfant avait reçu de Dieu. Puis il ordonne que tous se réunissent selon l'usage et, au chant des hymnes, il donne à l'enfant le saint habit. Ensuite il congédia les parents avec des cadeaux en leur recommandant de ne pas lui faire de fréquentes visites.

V. L'HIGOUMÈNE L'EMMÈNE À ANTIOCHE ET, AU RETOUR, PASSE PAR LE MONASTÈRE DE SYMÉON STYLITE.

Tandis qu'il progressait en ascèse et par l'éclat de ses vertus, comme il ne pouvait supporter d'être continuellement examiné et loué par l'higoumène, moins encore par toute la communauté, il médita de gagner la ville sainte de Jérusalem et en même temps de visiter le saint et trois fois bienheureux Syméon, l'homme sur la colonne, dont il se sentait poussé à suivre la trace. Il se met donc à presser l'higoumène du monastère de lui donner congé et permission de réaliser son dessein : mais il ne put le persuader. Toutefois, quelque temps, après, par le bon vouloir de Dieu et parce que les besoins de l'Église le demandaient, l'archevêque alors régnant ordonna que tous les archimandrites de l'Orient se réunissent dans la ville métropolitaine d'Antioche. Il arriva donc que cet higoumène se rendit là aussi avec d'autres archimandrites. Dans ces circonstances, il autorisa aussi le saint homme à l'accompagner comme son disciple.

Cependant, Dieu ayant permis que l'affaire pour laquelle ils avaient pris la peine de faire le voyage obtint un bon règlement, comme ils rentraient chacun dans son monastère, ils arrivèrent à un village nommé Telanissae et y logèrent dans un très grand coenobion, qui faisait preuve d'un très excellent et très vertueux genre de vie, où le déjà nommé saint Syméon avait reçu sa formation à l'ascèse. Or, comme les moines de là-bas décrivaient les accomplissements de saint Syméon, ceux de Mésopotamie rétorquèrent que c'était là une affaire de vaine gloire : «Même en menant sa vie parmi vous, disaient-ils, Syméon aurait pu faire preuve de vertus jusqu'alors inconnues et plaire à Dieu. Mais en vérité on n'a jamais vu nulle part que quelqu'un soit monté sur une colonne.» Les gens du dit monastère cherchaient donc à les persuader de monter et voir le labeur que soutenait Syméon pour le Seigneur. Eux

se laissèrent convaincre et montèrent avec saint Daniel. Arrivés au lieu, quand ils eurent constaté l'aspect sauvage de l'endroit, la hauteur de la colonne, la chaleur torride du soleil brûlant, la patience du saint homme, son accueil hospitalier, et par là-dessus la charité aussi qu'il leur témoigna à eux-mêmes, ils furent frappés de stupeur.

VI. ENTREVUE DE DANIEL ET DE SYMÉON.

Le bienheureux ordonna qu'on posât l'échelle et il invita les vénérables pères à monter et l'embrasser. Mais eux, pris de crainte, refusaient cette ascension sur l'échelle : l'un dit qu'il était affaibli par l'âge, l'autre qu'une maladie l'avait rendu sans force, un autre prétextait sa goutte; en fait ils se disaient entre eux : «Comment pourrions-nous baiser de bouche celui que nos propres lèvres viennent seulement de vilipender ? Malheur à nous de ce que nous avons raille un tel labeur, une telle patience.» Pendant qu'ils parlaient ainsi, saint Daniel se jette aux pieds de l'archimandrite, des autres higoumènes et de saint Syméon lui aussi, suppliant qu'on le laisse monter vers le stylite. On le lui permit, et il monta. Le bienheureux le bénit et lui dit : «Quel est ton nom ?» Il répondit : «Daniel.» Alors saint Syméon lui dit : «Courage, Daniel, prends force et constance, car tu auras à supporter pour Dieu bien des fatigues. Mais j'ai confiance dans le Dieu que je sers, qu'il te fortifiera lui-même et se fera ton compagnon de route.» Sur ce, mettant la main sur la tête de Daniel, il pria et le bénit, puis l'invita à redescendre de l'échelle. Le saint et bienheureux Syméon donna alors sa bénédiction aux archimandrites et les congédia tous en paix.

VII. RETOUR AU COENOBION. AGÉ DE 37 ANS, DANIEL, NOMMÉ HIGOUMÈNE, QUITTE LE COENOBION POUR VISITER LES LIEUX SAINTS. SECOND PASSAGE CHEZ SYMÉON STYLITE.

Quand tous, avec la permission de Dieu, furent retournés dans leurs monastères, quelque temps s'étant écoulé, le susnommé Daniel est jugé digne de la charge d'higoumène. Dès lors il se dit en lui-même : «Te voilà maintenant libre, Daniel. Pars donc sans crainte et accomplis ton dessein.» Lors donc, ayant fait l'épreuve de son assistant en second et constaté qu'il pouvait remplir les fonctions administratives d'archimandrite, laissant là toutes choses, il sortit du monastère, gagna la mandra de saint Syméon et passa là deux semaines.

Le bienheureux Syméon s'était grandement réjoui de le voir et il cherchait à le persuader de prolonger son séjour, car il prenait un plaisir extrême à converser avec lui. Mais Daniel n'accepta point; il tendait à son but, disant : «Père, je suis toujours avec vous en esprit.» Syméon le bénit alors et le congédia en ces termes : «Le Seigneur de gloire sera ton compagnon de route.» Daniel partit donc : il voulait se rendre aux Saints Lieux et vénérer la sainte Anastasis, puis s'enfoncer dans le désert plus intérieur.

VIII. DANIEL, DÉTOURNÉ DE JÉRUSALEM PAR UNE VISION DIURNE ET UN SONGE, PREND LA DIRECTION DE BYZANCE.

Or, ayant appris que le chemin vers la Palestine n'était pas sûr, il en demanda la raison. On lui dit que les Samaritains s'étaient soulevés contre les Chrétiens. Mais il se dit en lui-même : «Va de l'avant, Daniel, ne reviens pas sur ton propos. S'il t'arrive même peut-être de mourir pour la foi avec les chrétiens, c'est là pour toi grand bienfait.»

Comme il méditait ce projet et marchait en plein milieu du jour, le dépasse un moine aux très longs cheveux, grisonnant d'apparence, qui ressemblait à saint Syméon. Ce moine le salue et lui demande en syriaque : «Où vas-tu, bien-aimé ?» Sire Daniel lui dit : «Moi ? Aux Saints Lieux, si c'est le bon plaisir de Dieu.» Le vieillard lui répondit : «Tu as bien dit : *Si c'est le bon plaisir de Dieu.*» N'as-tu pas entendu parler des troubles de Palestine ?» Le serviteur de Dieu Daniel dit : «J'en ai entendu parler, mais le Seigneur donnera secours. J'espère passer sans dommage. Si, toutefois, il a été décrété que nous dussions souffrir quelque peu, eh bien, tant que nous vivons, nous appartenons au Seigneur, et si nous mourons, nous nous rendons entre ses mains.

Le vieillard lui dit : «Ne sais-tu pas qu'il est écrit (Ps 120,3) : *Ne permets pas que ton pied trébuché, alors celui qui veille sur toi ne s'endormira pas* ?» Saint Daniel lui dit : «J'ai déjà dit à ta Sainteté que même mourir pour Dieu est un bien.» Le vieillard se fâcha alors et le quitta en disant : «Je ne puis supporter tes arguties : chez nous, on n'est pas habitué à la dispute.» Le serviteur de Dieu Daniel lui dit : «Que veux-tu donc ? Que je retourne ?» Le vieillard dit : «Non, je ne te conseille pas de retourner, car celui qui a mis la main à la charrue

et qui rebrousse chemin n'est pas dans les dispositions requises pour le royaume des cieux (Lc 9,62). Mais, si tu m'en crois, il y a une chose que je te conseille.» Sire Daniel lui dit : «En vérité, Sire, si tu me conseilles une chose possible et selon mes moyens, je l'accomplirai, car je vois en toi et un père et un instructeur.» Le vieillard lui dit : «En vérité, en vérité, en vérité, voici que pour la troisième fois je t'ai adjuré au nom du Christ. Ne va pas de ce côté-là, mais va à Byzance. Tu y verras une seconde Jérusalem, la ville de Constantin. Tu y jouiras des sanctuaires des martyrs et d'imposants lieux de prières, et si tu veux mener la vie contemplative en un désert, soit en Thrace, soit dans le Pont, le Seigneur ne t'abandonnera pas.»

Tandis qu'ils conversaient à ce sujet, ils arrivèrent à un monastère : le soir était déjà venu. Saint Daniel dit au vieillard : «Veux-tu que nous logions ici ?» Le vieillard lui dit : «Va d'abord, je te suivrai.» Sire Daniel crut qu'il était retenu par quelque besoin naturel et, parti de l'avant, se mit à l'attendre, mais il ne le revit plus. Et cela, bien-aimés, c'est la puissance divine qui l'avait décidé. Car, si la Palestine en ces temps n'avait pas été en trouble, l'Occident n'aurait pas joui de la présence d'un tel homme.

De ces faits, bien-aimés, que j'ai mis par écrit, j'ai appris les uns, comme je l'ai dit plus haut (I. 19,25 ss.), de ceux qui avant moi furent disciples du saint; d'autres, d'hommes dignes de foi qui ont fait leurs écoles sur les traces du saint depuis le début; et j'en ai entendu d'autres moi-même selon que ce bon pasteur les raconta de sa propre bouche, non pas pour que nous les livrions par écrit – il n'avait d'yeux que pour la récompense divine et refusait toute gloire humaine –, mais en tant qu'il nous affermissait, nous consolait, nous exhortait sans cesse à tenir bon dans les épreuves. Et pour que votre Charité sache que ce que je dis est vrai, certains vivent encore, parmi ces hommes pieux qui ont le plus fréquenté la mandra du saint, ils portent en mémoire ce que je vais dire : un certain disciple, qui croyait accomplir ainsi un acte de vertu et d'édification, ayant mandé un peintre, fit faire le portrait du saint sur le propylée de l'entrée du martyrium du côté de Basiliskos, et il entreprit aussi de mettre par écrit le récit de la vie du saint. A cette nouvelle notre très saint père fut très irrité, il ordonna qu'on effaçât le portrait et qu'on livrât au feu le manuscrit : tant le serviteur de Dieu refusait de recevoir toute gloire humaine. Mais revenons à notre propos.

Lors donc qu'il fut entré dans le monastère et qu'il eut salué l'higoumène et les frères de ce lieu-là, on l'invita à prendre nourriture. Il dit qu'il avait avec lui un vieillard et qu'il l'attendait. Comme ils avaient pris patience pendant plusieurs heures et que l'autre n'était pas arrivé, ils pensèrent qu'il s'était logé dans un autre monastère et, après avoir rendu grâces, ils mangèrent. Or, tandis qu'après repas ils dormaient, le vieillard, dit-on, survient en songe et dit au saint : «Je te le répète, fais ce que je t'ai conseillé.» Une fois réveillé, Daniel se demanda d'abord ce qu'était ce vieillard : un homme, un ange ? Puis, sans avoir rien dit à personne de cette vision, après la psalmodie nocturne, il dit adieu à tous les frères et, ayant reçu d'eux la recommandation à Dieu, il sortit du monastère et prit la direction de Byzance

IX. ARRIVÉ À ANAPLOUS (À 42 ANS), DANIEL S'INSTALLE DANS UN TEMPLE PAÏEN OÙ IL VIT EN RECLUS.

Parvenu au lieu nommé Anaplous, où se trouve un oratoire de l'archange Michel, il demeura sept jours dans cet oratoire où il passait tout son temps.

Or il entendit dire à des gens qui parlaient en syriaque : «Il y a là un temple où habitent des démons, ils coulent quantité de navires, ils ont maltraité et maltraitent encore beaucoup de voyageurs et il n'est possible à personne de passer là ni le soir, ni à midi.» Comme tous donc se lamentaient chaque jour à cause de l'influence maligne du lieu, une inspiration divine s'insinua dans le saint. Ayant fait réflexion que le grand Antoine, modèle de l'ascèse, et Paul son disciple avaient lutté contre les démons et soutenu bien des tentations de leur part, mais qu'ils en avaient triomphé par la puissance du Christ et mérité de nobles couronnes, il s'enquit auprès d'un homme qui parlait syriaque de l'emplacement du dit temple et pria qu'on le lui montrât. Une fois arrivé au vestibule du temple, de même qu'un valeureux soldat s'arme pour le combat avant d'affronter une masse de barbares, ainsi, au moment de pénétrer à l'intérieur du temple, il récitait ce mot du prophète David en ses psaumes (Ps 26,1) : «Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, de qui aurai-je peur ?» Et la suite. Puis, fort de l'armure invincible de la croix, il parcourut chaque coin du temple, y faisant génuflexion et prière.

Quand la nuit fut tombée, voici que des pierres, dit-on, étaient jetées contre lui et qu'il y eut le bruit d'une multitude qui faisait entendre des grondements et des clameurs mais il

n'en persévérerait pas moins dans la prière. Il passa ainsi la première nuit, puis la seconde. Durant la troisième, le sommeil triompha une fois de lui, car il n'était qu'un homme qui porte un corps. Alors il se présenta à lui une foule de spectres, comme d'êtres gigantesques, dont les uns disaient : «Qui t'a poussé à habiter ici, malheureux ? Tu veux donc périr misérablement ? Allons, tirons-le dehors et jetons-le dans le courant.» D'autres, qui portaient, semblait-il, d'énormes pierres, se tenaient près de sa tête comme s'ils la voulaient écraser. A son réveil, l'athlète du Christ parcourut de nouveau les coins du temple en priant et psalmodiant et il déclarait aux mauvais esprits : «Partez d'ici, sans quoi c'est brûlés par la puissance de la Croix que vous prendrez la fuite.» Mais eux n'en faisaient que plus de tapage et de hurlement. Alors, plein de mépris pour eux et tenant comme entièrement non avenues leurs clameurs, il bouche la porte du temple et ne laisse qu'une petite fenêtre, à travers laquelle il conversait avec ceux qui montaient vers lui.

X. SA RÉPUTATION S'ACCROÎT. PLAINTES DES CLERCS AU PATRIARCHE ANATOLIOS. ATTAQUES DES DÉMONS.

Sur ces entrefaites, sa réputation s'était répandue dans la région et l'on pouvait voir comme un fleuve d'hommes, de femmes et d'enfants qui se portaient vers le saint, admirant que ce lieu jadis si sauvage et inaccessible se trouvât dans une telle paix, et que là où récemment les démons menaient leur sabbat, par la patience de ce juste, le Christ fût nuit et jour glorifié.

Lors donc que le démon jaloux et ennemi du bien eut vu ces beaux succès accomplis grâce au Christ, pris de fureur, il suggéra à quelques-uns des clercs de l'archange Michel (cf. I. 9), qui habitaient au voisinage et étaient des gens plutôt simples, des arguments tels que celui-ci : «Vous avez tort, disait-il, de laisser cet homme habiter là. Voyez, tout le monde va à lui, et en conséquence on vous néglige. Partez donc, allez dire ceci à votre évêque : *Un certain individu, nous ne savons d'où venu, s'est enfermé près de chez nous et il attire à lui la foule bien que ses opinions ne soient pas orthodoxes. Il est Syrien de race et nous ne pouvons entrer en rapport avec lui.*» S'étant fait ces sortes de réflexions, ils partirent annoncer la chose à l'évêque d'alors, je veux dire le bienheureux Anatolios de Constantinople. L'archevêque leur dit : «Si vous ignorez sa langue, comment savez-vous qu'il est hérétique ? Laissez-le en paix s'il a été envoyé par Dieu, il restera là; s'il en va autrement, avant que vous ne le chassiez il s'en ira de lui-même. Ne nous attirez pas, et sur nous et sur vous, des injures.» Sur ce, il les congédia. Ils s'en retournèrent et pendant quelque temps se tinrent tranquilles.

Cependant les démons, voyant qu'ils n'obtenaient rien, se révoltèrent à nouveau contre le serviteur de Dieu en lui présentant des fantômes, Tenant, dit-on, des glaives nus, ils criaient : «D'où viens-tu, toi ? Cède-nous la place. Il y a longtemps que nous habitons ici. Veux-tu qu'on te coupe en morceaux ?» Puis, dit-on, s'attaquant à lui avec leurs glaives, ils se disaient entre eux : «Ne l'égorgeons pas, tirons-le plutôt et jetons-le dans le courant, là où nous avons coulé le bateau.» Et déjà ils s'apprêtaient apparemment à le tirer dehors. Mais le serviteur de Dieu se lève, prie et leur dit : «Jésus Christ mon Sauveur, en qui j'ai cru et je crois, lui-même vous coulera jusqu'au plus profond de l'abîme.» Alors, avec un grand hurlement, passant le long de son visage comme une multitude de chauves-souris qui le frappaient de leurs ailes, ils sortirent par la fenêtre, et ainsi, grâce au pouvoir du Christ, il les chassa tous par la prière.

XI. NOUVELLES PLAINTES À ANATOLIOS. IL MANDE DANIEL, EST GUÉRI MIRACULEUSEMENT PAR LUI, VEUT LE RETENIR. RETOUR AU TEMPLE.

Quand le diable eut vu une fois de plus la déroute de ses serviteurs, il excita de nouveau ces mêmes clercs à se rendre chez l'archevêque. Ils lui dirent : «Maître, tu as autorité sur nous. Nous ne pouvons supporter cet homme. Ordonne qu'il s'en aille, c'est un imposteur.» Le bienheureux Anatolios ayant donc envoyé l'ekdikos de la très sainte église avec les appariteurs, ceux-ci forcèrent de nuit, avec des leviers, l'ancienne porte du temple et ramenèrent le saint à la ville. Quand le saint fut arrivé dans le palais épiscopal auprès du saint et bienheureux Anatolios, l'archevêque lui demanda : «Qui es-tu, d'où es-tu venu dans ces parages, quelle est ta profession de foi ? Dis-le nous.» Le serviteur de Dieu fit connaître alors, par interprète, sa foi irréprochable et le bienheureux Anatolios se leva et lui donna l'accolade en le pressant de rester au palais épiscopal. Quant à ceux qui l'avaient amené, il les congédia par ces mots : «Allez, tenez-vous tranquilles. J'ai été grandement édifié eu égard à cet

homme.» Ils le laissèrent donc au palais épiscopal et s'en allèrent. Sur ces entrefaites, l'évêque fut atteint d'une très grave maladie. Il fit venir le saint homme et lui demanda de prier en sa faveur pour qu'il fût délivré de cette maladie. La puissance divine l'ayant voulu ainsi, à la prière du saint et par le bon plaisir de Dieu, il fut délivré de son mal, et le verset du psaume s'accomplit alors eu égard au saint (Ps 144,19) «Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, il écoutera leur prière et il les sauvera.» L'archevêque une fois guéri, le serviteur de Dieu lui demanda son congé. Mais l'archevêque ne voulut rien entendre : «Je veux, dit-il, que tu habites avec nous.» De nouveau pourtant, le saint lui demanda son congé et il le pria de pardonner ceux qui l'avaient excité contre lui : l'archevêque avait menacé, en effet, de les excommunier. Il dit au saint : «Je te demande pardon, serviteur de Dieu, de te retenir ainsi. Mais Dieu m'a dispensé, avec ta présence ici, la plus grande faveur de salut. Car si ta Sainteté n'était pas venue ici, j'aurais sûrement quitté la vie.» Il lui demanda en outre de le laisser lui bâtir une cellule, disant : «Puisque je ne puis te persuader de vivre avec nous, s'il te plaît, laisse-moi te bâtir un petit ermitage. Notre très sainte église a beaucoup de possessions commodes dans les faubourgs. Va les visiter, et ce qui te plaira, nous te le donnerons.» Le saint répondit : «Si tu veux vraiment me rendre un bon office, je prie ta Sainteté de me renvoyer là où Dieu m'a conduit.» En fin de compte, l'archevêque ordonna qu'on le ramenât en grande pompe au temple plus haut nommé. Alors, on put voir le peuple se porter en liesse et joie vers le saint, et il se fit beaucoup de guérisons, en sorte que tous admiraient la grâce miséricordieuse que le Seigneur Jésus Christ avait répandue sur son serviteur. Et ceux-là même qui naguère voulaient le chasser ne cessaient plus de lui rendre service et d'être en toutes choses attentifs aux besoins du saint. Selon son usage antérieur, il avait bouché la porte, ne laissant qu'une petite fenêtre, à travers laquelle il donnait au peuple, comme je l'ai dit plus haut, instructions et bénédictions.

XII. APRÈS 9 ANNÉES (DONC À 51 ANS), DANIEL VOIT EN VISION SYMÉON SUR SA COLONNE, QUI L'INVITE À L'IMITER.

Neuf années s'étaient écoulées qu'étant tombé un jour comme en extase, le serviteur de Dieu voit une immense colonne de nuée dressée en face de lui, et le saint et bienheureux Syméon debout au sommet de la colonne, ainsi que deux hommes de belle apparence vêtus de blanc debout au sommet près de Syméon. Et il entend la voix du saint et bienheureux Syméon qui lui dit : «Viens à moi, Daniel.» Lui de répondre : «Père, père, comment pourrai-je monter à cette hauteur ?» Le saint alors dit aux jeunes gens debout près de lui : «Descendez et amenez-le moi.» Ils descendirent et l'amènèrent près de Syméon et il se tint là. Alors Syméon l'embrassa et lui donna le saint baiser, puis, à l'invitation de certains autres et sous leur escorte, il fut emporté vers les hauteurs, ayant abandonné Daniel sur la colonne avec les deux hommes. Or, tandis que saint Daniel le regardait qui montait vers le ciel, il entendit la voix de saint Syméon : «Tiens-toi ferme, conduis-toi en homme.» Cependant, par l'effet de cette voix terrible et de sa frayeur – car c'était comme un tonnerre éclatant à ses oreilles –, il était tombé en pâmoison. Revenu à lui-même, il raconta la chose à ses voisins. Ils dirent eux aussi au saint : «Il te faut monter sur une colonne, reprendre le genre de vie de saint Syméon et être fortifié par les anges.» Le bienheureux répondit : «Que le vouloir de Dieu mon Maître s'accomplisse sur son serviteur.» Ayant pris alors dans ses mains le saint Évangile et l'ayant ouvert en priant, il trouva l'endroit où il est écrit (Lc 1,76) : «Toi aussi, enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut. Tu t'avanceras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies.» Alors il rendit grâces et ferma le livre.

XIII. LE MOINE SERGIUS, DISCIPLE DE SYMÉON STYLITE, REMET À DANIEL LA CUCULLE DE SYMÉON ET RESTE AUPRÈS DU SAINT. DANIEL FAIT SES DÉBUTS DE STYLITE SUR LE TERRAIN DE GÉLANIOS.

Quelques jours après, il vint d'Anatolie un moine nommé Sergius, disciple de saint Syméon, annonçant la belle mort du saint. Il tenait en mains la cuculle de peau de saint Syméon pour la donner au bienheureux empereur Léon comme cadeau de bénédiction. Cependant, l'empereur étant occupé à ses affaires d'État, le susdit Sergius ne put obtenir audience; ou plutôt Dieu avait tout arrangé ainsi pour que le nouvel Élisée reçût la mélote d'Elie. Bref, le susdit Sergius perdit patience dans la ville puisqu'il ne pouvait obtenir audience, et il voulut se rendre jusqu'au monastère des Acémètes, or on ne pouvait parvenir à ce monastère sans passer par le temple et le détroit en question, où soufflait le plus souvent un

vent du nord. Lors donc qu'il fut entré dans le bateau avec beaucoup d'autres hommes et femmes, on fit voile. Quand on fut arrivé au lieu où, récemment encore, les démons lançaient des pierres contre les passagers et continuellement coulaient les navires, ceux qui étaient dans le bateau glorifièrent Dieu et firent mention du saint homme. Sergius demanda qui c'était : «J'aimerais bien, dit-il, recevoir sa bénédiction.» Ils lui dirent : «Pendant que l'équipage remorquera la barque, nous monterons tous vers lui.» C'est ce qui arriva dans l'intervalle. Sergius, une fois arrivé, salua le saint. Comme ils causaient et que le serviteur de Dieu Daniel eut appris la mort de saint Syméon, il raconta à Sergius la vision qu'il avait eue. A ces mots, Sergius dit : «C'est bien plutôt vers toi que Dieu m'a envoyé. Car voici que tu le vrai disciple de ton père, et voici aussi son cadeau de bénédiction.» Sur quoi, dégageant la cuculle de peau de Syméon, il la pose près de la fenêtre. Le bienheureux la prit, la baisa et dit au milieu de ses larmes : «Sois béni, mon Dieu, qui as tout ordonné, qui as jugé ma petitesse digne de la bénédiction de ton serviteur.» Survinrent alors des gens du bateau qui reprochèrent à Sergius de les mettre en retard et de les empêcher de faire voile. Sergius leur répondit : «Allez et portez-vous bien : pour moi, Dieu m'a conduit d'un père à un autre père.»

Désormais donc Sergius demeura près du bienheureux Daniel. Et il eut la vision de songe que voici. Trois jeunes gens venaient à lui qui lui dirent : «Lève-toi, dis à abba Daniel : *Le temps fixé pour ton ascèse dans le temple est accompli. Va maintenant et mène ton combat.*» A son réveil, il raconta à Daniel ce qu'il avait vu. Le bienheureux Daniel lui dit : «Le Seigneur m'a révélé plus nettement encore ce qu'il faut faire, frère. Le songe qu'a vu ta Piété correspond à la vision que j'ai eue. S'il te plaît donc, prenons peine pour le Seigneur, montons jusqu'à la colline pour découvrir le lieu le plus solitaire et le plus élevé de cette région et décider de l'endroit où nous devons dresser la colonne. Car ce n'est pas en vain que Dieu t'a guidé pour que tu remettes à mon indignité le vêtement du père.» Tandis que le bienheureux Daniel parlait ainsi à Sergius, voici qu'arrive un silencieux nommé Marcus, qui depuis le début avait été l'ami du saint homme. De la conversation, qu'il avait surprise, il connut le propos du saint et lui demanda de permettre qu'il fournît lui-même la colonne. Le bienheureux Daniel lui dit : «Oui bien, c'est Dieu qui t'a envoyé ici selon ta foi, mon fils Marcus, pour que tu nous guides dans cette noble entreprise. Prie donc que Dieu, en sa bonté, me donne aussi l'endurance.»

Quand le silencieux, après avoir embrassé le saint, eut fait voile pour le retour, Sergius monta pour se rendre compte de l'endroit où la colonne devait être dressée. Or il voit à quelque distance une colombe blanche qui prenait faiblement son vol, puis de nouveau se posait à terre. Il crut donc qu'elle était retenue par un piège et courut vers elle. Mais elle s'envola et disparut à ses yeux. Il constata alors que le lieu était retiré, et, faisant réflexion en outre, au sujet de la colombe, que ce n'est pas en vain ni par hasard qu'elle lui avait été montrée, il rendit grâce au Seigneur et redescendit près du bienheureux dans le temple, pour lui annoncer la bonne nouvelle que le Seigneur leur avait préparé un lieu convenable. Daniel alors remercia le Seigneur qui avait tout bien disposé.

Or il arriva qu'après deux jours, voici que des hommes surgissent de la ville apportant la colonne; il y avait aussi avec eux les ouvriers envoyés par le silencieux pour dresser la colonne au lieu qu'on aurait choisi. Ces gens-là montèrent donc de nuit avec Sergius, fixèrent la colonne et revinrent annoncer au saint que la colonne était debout. Le bienheureux Daniel leur donna des cadeaux et en envoya par eux au silencieux, puis il les congédia.

Alors le bienheureux Daniel dit à Sergius : «Nous ne savons pas ce que mesure en épaisseur la colonne.» Mais Sergius n'avait pas envie de remonter pour prendre cette mesure. Le bienheureux avait un autre frère à demeure près de lui, nommé Daniel. C'est lui qu'il envoya pour mesurer le périmètre de la colonne. Il monta donc et commença de la mesurer. Or il fut aperçu par les gardiens des vignes d'un champ voisin appartenant à Gélanios, alors intendant de la table sacrée du très pieux empereur Léon. Ils coururent à lui et, l'arrêtant, l'interrogèrent : «D'où viens tu ? Pourquoi mesures-tu le périmètre de cette colonne ?» Il leur dit : «Je ne suis pas un étranger. J'appartiens à abba Daniel, l'homme dans le temple. Je suis venu ici pour une commission, et la vue de cette colonne m'a comblé de joie.» A ces mots, ils le relâchèrent. Le frère alors se rendit à la ville au lieu dit les Trois Carrefours, il commanda la cuve et la ramena. Puis il raconta son aventure et la réponse qu'il avait faite aux gens. Le bienheureux dit : «Que la volonté du Seigneur soit faite.»

Or il arriva qu'après trois jours, la nuit venue, Daniel et son compagnon ouvrirent la porte du temple où Daniel s'était enfermé. Puis Daniel se rendit au lieu avec le frère –Sergius était parti en effet pour un autre endroit dans le pays de Thrace – et, comme il avait trouvé sur place une grande poutre, que les habitants du faubourg avaient préparée pour renverser la

colonne, ils la lièrent au moyen d'une corde et l'appuyèrent à la colonne. Étant donc montés sur la colonne, ils y placèrent la cuve : de fait la colonne n'était pas haute, mais seulement de la taille de deux hommes. Lorsqu'ils eurent ajusté la cuve et l'eurent solidement attachée avec la corde, ils s'agenouillèrent et prièrent Dieu. Alors le bienheureux Daniel monta sur la colonne et s'y tint au-dedans de la cuve en prononçant ces mots : «Seigneur Jésus Christ, c'est en ton saint nom que j'entreprends ce combat. Accepte mon offrande et mène à complétion ma course.» Puis il dit au frère : «Enlève la poutre et le reste de la corde et va-t-en vite, pour que, si l'on vient, on ne te trouve pas.» Le frère fit comme Daniel lui avait dit.

Gélanios veut faire descendre Daniel, mais, à la suite d'un miracle (orage), le laisse et lui fait préparer une colonne plus haute.

Le lendemain étant venu, les paysans arrivèrent et, à la vue de Daniel, ils furent frappés de stupeur, car c'était là un spectacle étrange. S'étant approchés du saint et l'ayant considéré, ils le reconnurent comme l'homme qui depuis longtemps vivait dans le temple. Après avoir reçu sa bénédiction, ils partirent donc et allèrent à la ville annoncer la chose à Gélanios, propriétaire de ces lieux. Celui-ci, à cette nouvelle, fut fâché contre eux de ce qu'ils n'eussent pas fait garde sur cette partie de son terrain; et il fut irrité aussi contre le bienheureux, d'avoir agi ainsi sans son consentement. Il alla donc annoncer la chose au bienheureux empereur Léon et à l'archevêque Gennadios (le bienheureux Anatolios était déjà entré dans son repos). L'empereur ne lui répondit rien. Quant à l'archevêque, il lui dit : «Tu es le maître de ce lieu, fais-le donc descendre. Où qu'il ait été, il y était à tort et non pas de mon fait.» Alors, accompagné d'une suite nombreuse, Gélanios se rendit près du serviteur de Dieu. Or, bien qu'il fût beau et que l'air fût calme, il arriva ce qui suit. Soudain, des nuages s'étant rassemblés, il survint un orage avec grêle, en sorte que tout le fruit des vignes fut perdu et que feuillage et grappes furent mis en pièces : on était en effet à la saison des vendanges. Cependant comme Gélanios et ses compagnons étaient montés avec peine jusqu'au lieu et que ceux-ci déjà murmuraient contre la chose, lorsqu'ils virent l'étrangeté du spectacle de la colonne, ils furent mis hors d'eux-mêmes. Gélanios s'approche et dit au saint : «Qui t'a permis de t'installer dans ma propriété ? N'étais-tu pas mieux dans le temple ? Mais puisque tu t'es moqué de moi qui possède ce lieu, et que tu n'as tenu compte ni de l'empereur, ni de l'archevêque, sache que j'ai reçu d'eux permission de te faire descendre.

Comme Gélanios persistait dans son propos, l'affaire parut injuste et illégale à ses compagnons et ils refusèrent d'y donner suite : « L'empereur, disaient-ils, est pieux et cet homme est orthodoxe, et d'ailleurs ce lieu est séparé de ton terrain.» Voyant alors qu'il commençait à y avoir du trouble, Gélanios dit en syriaque au bienheureux – il était en effet Syroperse de race, issu de Mésopotamie : «S'il te plaît, fais en apparence celui qui descend, à cause de ceux qui l'ont ordonné, mais je ne te laisserai pas fouler le sol.» Alors on lui apporta une échelle et le saint descendit de la colonne d'environ six degrés. Comme il restait plusieurs degrés encore pour que la descente fût complète, Gélanios, se précipitant en avant, retint le saint de descendre jusqu'au bout, disant : «Retourne à ta demeure et à ton genre de vie et prie pour moi.» Il avait vu en effet durant la descente, sur les pieds du saint, des commencements d'engelures et d'ulcères, et cela l'avait troublé. Le bienheureux remonta donc les degrés de l'échelle qu'il avait descendus et se tint au-dedans de la cuve sur la colonne. On fit une prière et tous, après avoir été bénis, redescendirent en paix de la montagne. Gélanios donc, revenu à la ville, fit à l'empereur un récit complet de la patience et de l'endurance du saint, en sorte qu'il lui gagna la sympathie de l'empereur.

Or il arriva que, peu de jours après, Gélanios remonta vers le saint et lui demanda permission de changer la colonne et de lui en dresser une autre très haute. Comme ils s'entretenaient, voici qu'arrive du pays de Thrace un certain Sergius, homme de loi par profession, ayant avec lui son fils unique encore tout jeune, nommé Jean, tourmenté par un démon cruel. Dès son arrivée, Sergius se jeta à terre devant la colonne en pleurant, gémissant, criant et disant : «Aie pitié de mon fils, serviteur de Dieu ! Voilà trente jours que le démon impur prononce le nom de ta Sainteté, et, après avoir enquêté pendant huit jours, voici qu'enfin nous avons été jugés dignes de ta bénédiction.» A entendre ces paroles et à voir en même temps le vieillard s'affliger à ce point, Gélanios, pris de pitié, se mit à pleurer lui aussi. Le bienheureux Daniel dit au vieillard : «Celui qui demande avec foi, obtient tout de Dieu. Si donc tu crois que par moi, pécheur, Dieu va guérir ton fils, il te sera donné selon ta foi.» Puis il ordonna au jeune garçon de s'avancer. Celui-ci s'avança et se tint devant la colonne. Le saint ordonna alors qu'on lui donnât à boire de l'huile des saints. Or il advint que, pendant qu'on lui en faisait boire, le démon le jeta à terre au milieu d'eux et il se roulait sur le sol. Puis le démon

se releva et cria en jurant : «Je m'en irai tel jour», c'est-à-dire après un intervalle de huit jours.

XV. PREMIERS DISCIPLES AUTOUR DE LA COLONNE SOUS LA DIRECTION DU MOINE SERGIUS.

Tout cela remplit Gélanios de stupeur et il demanda au saint homme d'accepter qu'on lui apportât la nouvelle colonne. Le saint ayant cédé à sa prière, il reçut bénédiction et s'en alla. Le lendemain, il envoya les pierres pour les degrés du piédestal, la base, la colonne, ainsi que des ouvriers et tout ce qu'il fallait pour ajuster l'édifice, et en une semaine on pose les fondements et dresse la colonne. Tandis que l'ouvrage progressait, Sergius arrive de Thrace et le bienheureux Daniel lui dit : «Homme de peu de foi, pourquoi m'as-tu quitté ?» L'autre se jeta à terre et, son pardon obtenu, demeura de nouveau avec le père. L'autre frère, voyant que le Seigneur avait mené à bonne voie toutes choses, se construisit une cabane de joncs, et il habita là au voisinage du saint en face de la colonne. Désormais, par la grâce de Dieu, il vint un plus grand nombre de disciples; Sergius en avait le commandement en tant que rassis quant à l'âge et parce qu'il avait appartenu à saint Syméon.

XVI. VISITE DE L'EX-CONSUL CYRUS.

Sur ces entrefaites, il arriva chez le bienheureux un certain Cyrus, ex-consul et ex-préfet du prétoire, homme très digne de confiance et sage, qui, après avoir obtenu toutes les charges en raison de son extrême sagacité, avait été tardivement victime d'un mauvais tour de la part de Chrysaphios le spatharios et réduit à la position d'évêque dans une pauvre bourgade, je veux dire à Cotyaeum de Phrygie. Il savait bien de quelles machinations il était victime, mais avait cédé, pour ne pas donner à sa vie une misérable fin. Après la mort de l'empereur Théodose, il s'était dépouillé de la dignité ecclésiastique et avait repris le rang de laïc, et c'est dans cet état qu'il vécut jusqu'au terme, ayant prolongé sa vie jusque sous le règne de l'empereur Léon de très pieuse mémoire. Il donnait habituellement tout ce qu'il possédait aux pauvres.

Or ce dit Cyrus avait une fille du nom d'Alexandria, qui était tourmentée par un mauvais esprit : il l'avait conduite au saint homme Daniel alors que celui-ci se trouvait encore en bas dans le temple, et le Seigneur, par l'intercession des archanges et les prières mêlées de larmes du saint homme, l'avait, en juste sept jours, délivrée du démon. Depuis ce temps donc, une amitié brillante liait ces deux hommes.

Or, étant monté un jour qu'on dressait la nouvelle colonne, il demanda qui était celui qui la faisait dresser. Quand il eut appris que c'était Gélanios, l'intendant de la table impériale, à qui, d'ailleurs appartenaient ces lieux, il fut d'abord fâché de ce que saint Daniel eût accepté que la chose s'accomplît par les soins d'un homme qui lui avait montré tant d'insolence. «N'aurais-je pu bien mieux, dit-il, me charger de cela, si du moins il y avait encore quelque autre chose à faire ?» Alors le saint homme se mit à l'exhorter et à l'implorer en ces termes : «Tes bonnes intentions à mon égard, tous partout les proclament. Si j'ai accepté l'offre de Gélanios, c'est pour ne pas l'offenser. Dieu que je sers te donnera bonne récompense selon ta foi.» Sur ce il lui donna sa bénédiction et le congédia.

XVII. GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ. DANIEL PASSE SUR LA SECONDE COLONNE.

Or il arriva que le lendemain, qui était un samedi, Gélanios survint avec un grand cortège pour faire passer le saint sur la colonne plus haute. Cependant, alors que le serviteur de Dieu devait passer d'une colonne à l'autre, le démon qui habitait dans le fils de Sergius se mit à s'agiter, car il était poussé dehors et forcé de sortir. Il cria d'une voix forte : «O violence que me fait ce magicien imposteur ! Quand il était encore dans le temple, il m'a chassé de la fille de Cyrus; je me rendis alors en Thrace et j'y trouvai une habitation dans ce jeune garçon. Et voici, il m'a fait venir ici depuis la Thrace et maintenant il me chasse ! Qu'as-tu à faire avec moi, Daniel ? O violence, on m'expulse de celui-là aussi !» Ainsi, avec force injures à l'égard du saint et de mauvais traitements pour le garçon, il en sortit par le pouvoir du Seigneur. Or, à sa sortie, il produisit une telle puanteur que tous les gens présents, incapables de la supporter, se bouchèrent les narines. Quant au jeune garçon, il gisait sur le sol, la bouche ouverte, en sorte que tous le déclaraient mort et que déjà son père se frappait la poitrine comme sur un cadavre. Alors saint Daniel dit à Sergius : «Fais-le s'asseoir et donne-lui à boire de l'huile des saints.» Or il arriva que, comme il lui donnait à boire, il vint à l'enfant un vomissement et il

rejeta un caillot de sang noir. D'en haut le serviteur de Dieu cria d'une voix forte : «Jean, que t'arrive-t-il ? Lève-toi.» Aussitôt, comme tiré d'un sommeil, l'enfant dit : «Qu'ordonnes-tu, maître ?» Et se jetant sur la colonne, il l'embrassa, rendant grâces à Dieu et au saint. La crainte s'empara de tous, et pour un long moment, les bras tendus vers le ciel, ils ne cessaient de crier avec larmes le Kyrie éléison.

Après cela, en grande pompe et grande escorte, le saint passa à la colonne la plus haute. Gélanios, qui avait constaté les oeuvres admirables de Dieu, une fois redescendu de la montagne raconta toute la chose à l'empereur et aux grands de la cour. De son côté, l'enfant guéri se jeta aux pieds de son père pour qu'il demandât au serviteur de Dieu permission pour lui de recevoir le saint habit. Comme le vieillard refusait, car il voulait avoir son fils tout près de lui, celui-ci prononça ce serment : «Si tu ne le fais pas, je pars en secret pour d'autres lieux, où tu ne pourras même pas me voir.» Alors le père obéit et fit sa demande au saint homme. Celui-ci accueillit l'enfant et lui ordonna de vivre avec les frères. Une année s'étant écoulée, comme le jeune homme, par la grâce du Christ, progressait en bonne conduite, le saint fit venir le père et donna à son fils le saint habit. Rassuré alors, le père rentra chez lui plein de joie et glorifiant Dieu. Quant au jeune homme, au bout de trois ans, il alla rejoindre le Seigneur après s'être bien exercé dans la vertu.

XVIII. VISITE DE L'IMPÉRATRICE EUDOXIA II.

Les choses s'étant ainsi heureusement achevées, Eudoxie de pieuse mémoire, à son retour d'Afrique, entendit de la bouche de son gendre Olybrius de glorieuse mémoire tout ce qui concernait le saint. Elle en fut extrêmement réjouie et fit visite à la mandra du saint. La prière faite et la bénédiction du saint une fois reçue, elle dit : «Tout ce que m'a rapporté mon fils Olybrius, je l'ai trouvé en surabondance auprès de ton Ange. Je n'ignore pas non plus les prophéties que tu lui as faites sur mon retour quand tu étais encore dans le temple. Voilà pourquoi je suis venue, pour jouir face à face de votre vue et pour être parfaitement bénie. Maintenant donc, si cela t'agréa, je possède ici beaucoup de lieux commodes et je t'invite à passer dans mes propriétés, car je suis prête à faire tout ce qui peut plaire à ton âme.» Le saint homme lui répondit : «Que Dieu qui nous a montré, pécheurs charnels, la face de ta Piété, outre l'empire terrestre vous donne aussi, selon votre foi, le royaume céleste et éternel. Quant à passer ailleurs, vous n'êtes pas sans connaître vous aussi l'ordre du Seigneur, de ne pas passer d'un lieu à l'autre, mais «de rester là où on a été appelé à vivre» (I Cor 7,24), pourvu seulement que cela plaise à Dieu, jusqu'à ce qu'on sorte de cette tente. Puis donc que le Seigneur m'a établi dans ce lieu, il ne m'est pas permis de le quitter. De fait, comme ta Piété peut le voir, c'est un lieu désert, et je n'ai pas besoin d'en chercher un autre où il y ait tranquillité.» A ces mots, la très croyante impératrice Eudoxie, totalement édifiée, fit de généreuses libéralités au saint et redescendit de la montagne.

XIX. CYRUS FAIT GRAVER UNE INSCRIPTION SUR LA COLONNE.

Or il arriva que le lendemain survient la fille aînée du gloriosissime Cyrus plus haut nommé, qui avait un esprit mauvais. Elle demeura quelque temps à la mandra et obtint par la grâce de Dieu sa guérison. Lors donc que sa fille eut été purifiée du démon et qu'elle fut retournée chez elle, le magnificentissime Cyrus souvent mentionné déjà vint lui-même rendre grâces à Dieu et au saint homme, et demanda permission de placer une inscription sur la colonne. Bien que l'homme juste eût déplaisir à ce qu'il en fût ainsi, pressé par Cyrus et ne voulant pas le chagriner, il lui permit de le faire. Cyrus fit donc graver sur la colonne le texte que voici : «A mi-chemin entre la terre et le ciel se tient un homme qui ne craint pas les vents qui soufflent de toute part. Son nom est Daniel, il rivalise avec le grand Syméon, ayant solidement fixé ses pieds sur une double colonne. La faim des nourritures célestes, la soif des choses non charnelles, tel est son unique aliment, et c'est ainsi qu'il proclame le Fils de la Vierge Mère.»

On peut voir aujourd'hui encore ce texte gravé sur la colonne pour rappeler la mémoire de l'homme dont il a été fait mention.

XX. GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ.

Dans ces circonstances, un certain prêtre, Pontique de race, vint à la mandra du saint, ayant avec lui, son fils, un adolescent d'environ vingt ans, que tourmentait un esprit mauvais.

Cet esprit mauvais était sourd et muet. Le père [donc se jette aux pieds du saint, le suppliant que son fils soit guéri. Or, tandis que ces gens-là étaient encore en route vers lui, le saint homme avait vu comment l'enfant était maintenu par ses serviteurs. Et, comprenant en esprit le motif de cette venue, il avait prié Dieu à ce sujet, pour qu'il apportât rapidement la guérison à l'enfant. Ainsi donc le démon se mit à s'agiter, il arracha le jeune homme à ceux qui le maintenaient, et s'échappa. Par la providence divine, comme c'était un dimanche, le saint avait demandé qu'on dressât l'échelle contre la colonne. Le jeune homme s'élança donc et monte en courant sur l'échelle; or il n'était pas arrivé encore à mi-chemin qu'il fut purifié et redescendit sain, et il se tint devant la colonne avec son père, glorifiant Dieu. Il y eut encore bien d'autres miracles que Dieu accomplit par l'intermédiaire du saint.

XXI. GRÂCE AUX PRIÈRES DE DANIEL, L'EMPEREUR LÉON 1^{ER} OBTIENT UN FILS ET FAIT FAIRE UNE TROISIÈME COLONNE.

Le bienheureux empereur Léon de pieuse mémoire, ayant entendu de maintes gens le récit de ces faits, cherchait depuis longtemps à voir le saint. Il mande donc auprès de lui le révérendissime Sergius, apocrysaire du saint, et lui fait porter ce message à Daniel, de dire des prières et demander à Dieu qu'il lui soit donné un fils. Daniel pria donc et, par le bon vouloir de Dieu, la femme de l'empereur, l'impératrice Vérina, ayant conçu par la suite, mit au monde un fils. Aussitôt l'empereur envoya des gens et fit asseoir les fondations de la troisième colonne.

XXII. CALOMNIES CONTRE DANIEL. GUÉRISON DE LA COURTISANE BASICINÈ.

Cependant le démon jaloux, qui ne pouvait contenir son envie, trouve un instrument digne de sa malignité. Une certaine courtisane (?), Basianè, arrivée récemment d'Orient à Byzance, avait séduit en grand nombre les chasseurs de femmes amis de ces plaisirs. Certains hérétiques l'invitent et lui font la suggestion suivante : «Si tu parviens à engager en quelque scandale l'homme qui se tient sur une colonne à l'Anaplous ou l'un de ses compagnons, tu recevras de nous cent pièces d'or.» Cette femme sans pudeur aucune, leur ayant donné sa promesse, monta vers le saint en grand appareil, emmenant une foule de jeunes garçons et de filles de joie et, prétextant une maladie, elle s'installe dans le faubourg juste en face de la mandra du saint. Bien qu'elle eût fait là un assez long séjour, ce fut temps dépensé en vain. Mais, comme elle voulait entrer en possession de la somme, elle retourna à Byzance avec le plan que voici. Elle dit ses amants : «J'ai pu séduire l'homme. Énamouré de ma beauté, il a enjoint à ses disciples de me mener à lui par l'échelle. Comme je refusais, les gens de là-bas méditèrent de me tendre un piège pour me tuer, et c'est à grand peine que j'ai pu échapper à leurs mains.» Ceux-ci, à cette nouvelle, pensèrent qu'ils avaient atteint le but et ils transmirent la chose à tous leurs associés dans ce vil complot. Bref, le bruit s'étant répandu, on pouvait voir aux prises les croyants et les incroyants. Dans ces circonstances, Dieu, qui se plaît à la vérité et qui a coutume de défendre ses serviteurs, fait que cette susdite femme perdue Basianè, tourmentée par un cruel démon au beau milieu de la ville, y dénonce le mauvais tour et l'horrible intrigue que ces gens mal intentionnés lui avaient suggéré de monter contre l'homme juste sur la promesse d'une somme d'argent. Et non seulement elle criait ouvertement leurs noms, mais encore faisait connaître leur rang. Aussi pouvait-on voir combien l'ordre des affaires avait changé d'aspect, les croyants exultant de joie, tandis qu'étaient couverts de honte les incroyants qui avaient publiquement annoncé qu'ils lapideraient le juste.

Or, comme il y avait bien des jours que la femme était ainsi cruellement tourmentée, les amis du Christ parmi les habitants de la ville prirent pitié d'elle, et, l'ayant amenée au saint, ils lui demandèrent de prier Dieu en sa faveur pour qu'elle obtînt guérison. Le serviteur de Dieu leur dit : «Croyez-moi, bien-aimés, les calomnies précédentes ont été pour moi même chose que les louanges d'aujourd'hui. Car ni l'on ne tire profit à être loué en vain, ni l'on ne supporte de dommage à être injustement calomnié. De fait, celui qui a offert son âme à Dieu se réjouit plus des calomnies mensongères – car elles lui procurent une récompense – que des louanges véridiques qui enflent et portent à l'exaltation.» Sur ces paroles, comme tous le pressaient de ne pas en vouloir à la femme, car ils voyaient la malheureuse sujette à de tels tourments devant la colonne, il invita la foule à se tenir debout pour la prière. Puis, ayant tendu les mains vers le ciel, à la vue de tous, il supplia Dieu avec larmes, pendant de longues heures, qu'elle fût guérie. Or il arriva que, tandis qu'il priait, le démon la jeta à terre et sortit à

cette heure même. Alors Daniel ordonna qu'on lui donnât à boire de l'huile des saints. Et ainsi, revenue à elle-même, elle se releva et embrassa la colonne en pleurant et bénissant Dieu. Et tous les assistants rendaient grâces à Dieu de ce qu'il eût accordé une telle faveur au saint homme. Puis, emmenant la femme, ils s'en allèrent dans l'allégresse.

XXIII. DANIEL ANNONCE L'INCENDIE DE 465.

Environ ce temps, par la puissance divine, il fut annoncé d'avance au saint homme qu'une grande colère allait descendre du ciel sur la ville, et il le fait savoir au bienheureux archevêque Gennadios, ainsi qu'à l'empereur, les invitant à ordonner des supplications à ce sujet. Cependant, comme la fête de la salutaire passion du Christ était proche, ils ne voulurent pas troubler le peuple, afin que toute la ville ne fût pas en désolation durant la fête. Et lorsque cette sainte fête eut passé, l'affaire désormais sombra dans l'oubli.

XXIV. DANIEL EST ORDONNÉ PRÊTRE PAR GENNADIOS.

Après ces événements, le bienheureux Léon de pieuse mémoire, considérant qu'il avait grandement fait l'épreuve de l'homme et qu'il avait obtenu maints bienfaits par l'entremise de ses saintes prières, fit envoyer ce message, par un silencieux, à l'archevêque plus haut nommé : «Monte vers le saint et honore-le de la dignité de prêtre.» L'archevêque pourtant ne s'y prêtait pas et, par le silencieux qui l'avait visité, il envoya telle et telle excuse au très pieux empereur. Irrité du délai, celui-ci envoya ce second message au bienheureux Gennadios : «Si tu veux monter, monte. Sinon, c'est moi qui irai là-bas, et la volonté de Dieu s'accomplira» Alors Gennadios prit peur et, emmenant avec lui quelques membres du clergé de l'église, il se rendit la mandra du saint. Or le motif de sa venue avait été connu d'avance du saint. L'archevêque dit : «Bénis, père, tes enfants.» Le saint dit : «C'est à ta Sainteté de nous bénir, moi-même et eux.» Le bienheureux Gennadios dit : «Il y a longtemps que je voulais venir et jouir de vos prières. Ordonne, je te prie, qu'on dresse l'échelle, pour que je monte et reçoive ta complète bénédiction. J'aurais voulu le faire depuis longtemps, mais Dieu en convaincra ta Sainteté c'est à cause des multiples soucis des besoins de l'Église que je ne l'ai pu.» Lorsqu'il eut entendu ces mots, bien que l'archevêque demandât encore qu'on posât l'échelle, le serviteur de Dieu ne lui répondit plus rien.

Cependant, tandis que tous les assistants de l'archevêque continuaient de presser le juste sur ce sujet et qu'il ne cédait point, la journée s'écoulait. La foule étant dévorée de soif à cause de la chaleur torride, quand l'évêque eut constaté qu'il n'obtenait rien, il fit signe à l'archidiaque de faire la prière. Lui-même alors, se tenant debout, fit une prière au cours de laquelle il ordonna prêtre le saint. Puis il lui dit : «Bénis-nous, sire prêtre. A partir de cet instant, te voilà prêtre par la grâce du Christ. Car, quand j'eus fait ma prière, Dieu d'en haut t'a imposé la main.» Sur ce, la foule, pendant de longues heures, répéta le cri : «Il est digne.» Après quoi, tous avec l'archevêque supplièrent le saint en ces termes : «Ordonne qu'on pose l'échelle; de fait, te voilà devenu ce que tu voulais éviter.» Le juste finit par céder et l'archevêque monta alors tenant en mains la coupe du saint corps et du sang précieux du bon médiateur Jésus Christ notre Dieu. Ils se saluèrent l'un l'autre du saint baiser et ils reçurent tous deux la communion des mains l'un de l'autre. Après quoi, l'évêque retourna à Byzance et, entré au palais, rapporta à l'empereur tout ce qui s'était passé.

XXV. VISITE DE L'EMPEREUR LÉON 1 ER. EN SA PRÉSENCE ET CELLE DE GENNADIOS, DANIEL PASSE SUR LA TROISIÈME COLONNE.

Le bienheureux Léon de pieuse mémoire se réjouit de cette nouvelle. Et peu de temps après, il vient visiter le lieu plus haut nommé où se trouvait le saint, et lui demande qu'on pose l'échelle pour qu'il monte et soit béni. L'échelle posée, l'empereur monta vers le serviteur de Dieu et lui demanda de le laisser toucher ses pieds. S'étant approché, lorsqu'il eut vu l'ulcération et l'enflure des pieds, il fut rempli d'effroi et d'admiration pour la patience du juste. Et, glorifiant Dieu, il demanda au saint la permission de lui dresser une double colonne pour qu'il y montât. L'évêque vint aussi et presque toute la ville ainsi que les gens d'au-delà du détroit. Le bienheureux Léon, ayant donc supplié le saint en ce même jour de passer d'une colonne à l'autre, le serviteur de Dieu ordonne qu'on pose des planches entre les deux échelles, en manière de pont. Et lorsque c'eut été fait, le saint passa sur la double colonne. Il se fit ce jour-là un si grand nombre de guérisons que tous en étaient stupéfaits.

XXVI. INCENDIE DE 465. VISITES DANIEL DE LÉON I ER QUI SE FAIT CONSTRUIRE UN PALAIS NON LOIN DE LA COLONNE. EPISODES DE L'ORAGE, DE L'ACCIDENT DE LÉON I ER.

Peu après, il arriva que la ville fut consumée par un incendie. Tous se trouvaient en une grande détresse et la plupart eurent à fuir la ville. Chacun s'en venait au saint le suppliant de rendre Dieu propice et de mettre fin au feu. En même temps, ils racontaient leurs propres déboires. L'un disait : «J'étais riche et me voilà laissé tout nu.» Un autre : «Comme l'incendie était loin je ne me faisais point de souci et dormais avec ma femme et mes enfants. Soudain la catastrophe a fondu sur nous et me voilà laissé veuf et sans enfants, et c'est tout juste si j'ai pu échapper à la mort par le feu.» Un autre : «Je n'ai couru loin du péril que pour faire naufrage et perdre le peu de biens que j'avais en mains.» A tout cela le saint répondit avec larmes : «Dieu qui aime les hommes, cherchait, dans sa bonté, à vous épargner et il avait donc révélé ces choses à l'avance, sans garder le silence sur ce point. Vous auriez donc dû supplier Dieu pour éviter cette colère. Car c'est ainsi que jadis, quand la menace divine eut été annoncée par le prophète aux Ninivites, ils l'évitèrent en faisant pénitence. Il ne m'eût pas chagriné que la miséricorde de Dieu m'eût manifesté faux prophète j'aurais eu pour modèle celui qui s'est fâché à cause de la gourde (Jon 4,9). Même aujourd'hui, je vous en prie, rendez grâces à Celui par qui ces choses sont arrivées. Car le service a grand prix au regard du maître, quand celui-ci voit le serviteur rester reconnaissant sous la correction : non seulement, il le juge digne alors de ses honneurs précédents, mais, dans sa bienveillance à son égard, il lui en confère de plus grands encore.» Par ces conseils et bien d'autres encore, Daniel changea le découragement en consolation, puis il les congédia sur ces mots : «C'est jusqu'au terme de sept jours que la ville sera dans l'affliction.»

Quand l'incendie fut arrêté, la terreur s'empara de tous. Le très bienheureux empereur Léon de pieuse mémoire, accompagné de son épouse, monta se prosterner devant le serviteur de Dieu. Il dit : «C'est à cause de notre négligence qu'est survenue cette colère. Prie donc, je t'en supplie, que désormais Dieu nous devienne favorable.» Observe, bien-aimé, comment s'est accomplie la parole de la mère du saint. Voici, en effet, qu'il avait reçu l'adoration des deux luminaires qui, dans la vision nocturne, étaient descendus sur le lit de sa mère susmentionnée. Quand tous eurent donc unanimement reçu sa bénédiction, l'empereur prit logement à l'église de Saint-Michel une distance d'environ un mille de la mer.

Or il survint un violent orage, et comme la colonne, je ne sais comment, n'avait pas été fixée convenablement, entraînée de chacun des deux côtés par la violence des vents, elle ne tenait plus que par la barre qui avait été enfoncée en son milieu. On put voir alors cette si haute double colonne se mouvoir ici et là avec le juste quand soufflait le vent du sud, elle s'inclinait du côté gauche, quand c'était le vent du nord, elle se renversait vers la droite; de plus, sa base étant repoussée de part et d'autre, elle déversait de véritables rivières d'eau, car, avec les vents violents, étaient venues des tornades de pluie. Les disciples avaient placé sous la colonne des barres de fer, mais un seul balancement de la colonne suffit à les écraser et peu s'en faut qu'il ne tuât ceux qui faisaient effort en sens contraire. Désormais ce ne fut plus que cris et larmes, car ils risquaient de subir la perte de leur père, et, dans le tumulte général, chacun donnait un ordre différent. Tous ayant presque entièrement perdu l'espoir, ils se tenaient bouche bée et tremblants, et, selon que la colonne se balançait d'un côté ou d'un autre, ils inclinaient la tête ici ou là en accord avec ce balancement, cherchant à voir où le cadavre du juste serait précipité avec la colonne. Cependant le serviteur de Dieu, sans avoir rien répondu à personne, persévérait dans la prière, appelant Dieu au secours. Et le Dieu compatissant, dans sa miséricorde, produisit un calme qui arrêta le péril.

Le lendemain, l'empereur envoie un cubulaire du nom d'André pour savoir si le saint n'avait pas subi quelque dommage du fait de la violence des vents. Quand l'envoyé fut monté et qu'il eut vu l'incroyable péril qu'avait enduré le juste, il redescendit et rapporta la chose à l'empereur. A cette nouvelle, celui-ci fut fort irrité contre l'architecte qui avait si mal établi les fondations de la colonne et il voulut le mettre à mort. Il monte aussitôt en hâte et, quand il eut vu de ses propres yeux combien la colonne avait été secouée et ce qu'avait eu à subir le saint, il fut frappé de stupeur : tous les gens présents ne cessaient de rendre gloire à Dieu. L'empereur dit au saint : «A en juger humainement, tu as risqué de périr. Mais comme tu avais Dieu pour te soutenir, tu as triomphé du complot des artisans de malice.» Cependant le serviteur de Dieu apprit ce qui menaçait l'architecte et il supplia l'empereur que celui-ci ne subît aucun mal. L'empereur lui accorda son pardon après lui avoir recommandé d'asseoir solidement la colonne; ce qui fut fait.

Lors du départ de l'empereur, le diable, toujours envieux des gens de bien, tend sous ses pas le filet d'un péril critique en raison de la si belle et si grande affection qu'il avait pour le saint. Le cheval sur lequel il était assis fit un écart et se cabra, et, comme il était tombé sur le dos au sol avec son cavalier, le bord incurvé de la selle, étant entré en contact avec le front de l'empereur, l'égratigna légèrement ; le diadème qu'il avait sur la tête fut jeté à bas et expulsa une partie des perles qui pendaient sur la nuque. L'empereur lui-même, par le vouloir de Dieu, ne fut pas blessé; sorti sain et sauf de l'accident, il rentra à la ville, et il se produisit alors un acte de providence de la part de Dieu. L'empereur, en effet, était en colère contre le général Jordanès, qui était comte des écuries impériales. Celui-ci, pris de peur en entendant les menaces de l'empereur, se réfugia à la mandra du saint. Attentif aux exhortations du juste, il y abandonna la doctrine des Ariens et entra en communion avec la foi orthodoxe. Dans le même temps, l'empereur aussi se réconcilia avec lui. De fait, quand Léon de pieuse mémoire eut appris les inquiétudes du saint au sujet de l'accident qu'il avait subi lors de son départ, il députa aussitôt Kalapodios, le primicierius de sa chambre, pour rassurer le serviteur de Dieu et lui dire : «Plaise à ton Ange de n'avoir aucun chagrin à mon sujet. Car, grâce à vos saintes prières, j'ai été préservé sans blessure. Et je sais maintenant ce qui a causé cet accident : quand je suis allé vers ton saint Ange, je n'aurais pas dû monter à cheval en ta présence. Mais supplie Dieu de me pardonner cette erreur.

Apprenez donc, bien-aimés, le déshonneur du Mauvais. Car, là où il croyait s'attribuer un succès, il a subi une plus ample disgrâce. En effet le susdit très pieux empereur, ayant bâti un palais près de l'église Saint-Michel, y passait la plupart de ses jours, et il était devenu inséparable du saint; et désormais, dès que, de loin, il voyait le saint, il descendait de son cheval; de même aussi, au retour, jusqu'à ce que le saint eût été caché à sa vue, il ne montait pas à cheval.

XXVII. VISITE À DANIEL DE LÉON I ER ET DE GOUBAZIOS, ROI DES LAZI. DANIEL CHARGÉ D'ARBITRER LEUR DIFFÉREND.

Or il arriva vers ce temps que Goubazios, roi des Lazi, vint rendre visite à l'empereur Léon. Celui-ci donc l'emmène et monte avec lui vers le saint, A la vue de l'étrange spectacle, Goubazios se jette sur sa face et s'écrie : «Merci à toi, Empereur céleste, de ce que, grâce à l'empereur terrestre, tu m'as jugé digne de contempler de grands mystères. Car je n'ai jamais rien vu de pareil sur la terre. Ces deux princes avaient entre eux un différend concernant les affaires de l'Empire. Ils confièrent au serviteur de Dieu les données du problème; le saint se fit le médiateur d'un accord en raison duquel ils se donnèrent satisfaction l'un à l'autre. Étant donc revenu à la ville, l'empereur renvoya Goubazios en sa patrie. Celui-ci, une fois rentré, racontait à tous ce qu'il avait vu, en sorte que ceux qui après cela venaient de ce pays-là à Byzance montaient de toute façon vers le saint; davantage, Goubazios écrivait au saint pour lui demander ses prières, et il ne cessa plus d'agir ainsi jusqu'à sa mort.

XXVIII. VIOLENT ORAGE, À LA SUITE DUQUEL LÉON FAIT FAIRE UN PETIT DAIS POUR PROTÉGER LE SAINT.

Il arriva que, l'année suivante, il se produisit une tempête d'une insupportable violence, en sorte que, sous la brûlure des vents, la cuculle de peau du saint homme devint comme de l'étaupe; bientôt le vent dépouilla le saint de cette loque même, il fit voler ce vêtement de peau jusqu'à une certaine distance dans un ravin, le saint demeurant toute la nuit exposé à la neige. Comme les vents les plus mordants venaient se heurter contre sa face, ils le rendirent pareil à un pilier de sel. Le matin venu, on ne put tirer l'échelle jusqu'au saint à cause de l'extrême violence de la tempête, et il demeura donc ainsi : il n'était plus pour ainsi dire qu'un cadavre sans souffle de vie.

Par la providence de Dieu, il se fit un calme et l'on amena l'échelle. Alors ils s'aperçoivent que les cheveux de la tête et les poils de la barbe se sont collés à la peau par le fait de particules de glace, que son visage a été recouvert de glace à la façon d'un bloc de verre et ne se voit plus, et qu'il ne peut absolument plus parler ou se mouvoir. Alors ils apportèrent en hâte des brocs d'eau tiède et de grandes éponges, ils le réchauffèrent ainsi peu à peu et, après lui avoir rendu difficilement la parole, ils lui dirent : «Tu as failli mourir, père.» Aussitôt, comme au sortir d'un sommeil, il leur répondit en ces termes : «Croyez-moi, enfants, jusqu'à ce que vous m'eussiez réveillé, j'étais dans un profond repos. Quand cette terrible

tempête eut fondu sur moi et que mon manteau m'eut été arraché par la violence des vents, j'ai été d'abord, pendant une heure, extrêmement malheureux. Mais après que, tombé dans un profond découragement, j'eus appelé au secours le Dieu miséricordieux, je sombrai, pour ainsi dire, dans le sommeil, il me semblait que je reposais sur une couche brillante, où j'étais réchauffé par de riches couvertures, et que je voyais un vieillard assis sur un trône près de ma tête, le même, semblait-il, que celui qui m'avait rencontré sur la route, quand je quittai la mandra du saint et bienheureux Syméon. J'eus l'impression qu'il me parlait avec grande affection et familiarité, et qu'il me montrait un faucon énorme, qui, volant de l'Orient, entrait dans cette grande ville et y trouvait un nid d'aigle sur la colonne du Forum du très croyant empereur Léon. Il descendait dans ce nid et s'y logeait avec les petits de l'aigle, et, après cela, il n'apparaissait plus comme un faucon, mais comme un aigle. Je demandai au vieillard ce que cela voulait dire. Il me dit : «Pour l'instant, tu n'as pas besoin de le savoir. Tu l'apprendras plus tard.» Puis ce même vieillard, me réchauffant de ses embrassements, me dit d'un air enjoué : «Je t'aime tendrement. J'avais grand désir d'être près de toi. Beaucoup de fleurs et de fruits doivent sortir de ta racine.» Nous nous donnions joie ainsi l'un à l'autre, et vous avez eu tort de me réveiller, car j'éprouvais un plaisir extrême à la conversation de cet homme.» Ses disciples dirent au saint : «Pardonne-nous, vraiment nous étions dans le désespoir, car nous pensions que ta Sainteté était morte. Mais que crois-tu, père, que veuille dire cette vision ?» Il leur dit : «Je ne le sais pas clairement. Dieu fera ce qui lui est agréable et qui est avantageux pour nous.» Cependant, comme ils cherchaient sans cesse à interpréter la vision, les disciples lui dirent : «Il te faut, par les soins zélés de l'empereur, rapporter de l'Orient dans cette ville les reliques du saint et très bienheureux Syméon. Autant qu'on puisse conclure de cette vision, c'est là le bon plaisir du saint et bienheureux Syméon.» Le serviteur de Dieu répondit : «Apportez-moi une autre cuculle de peau et mettez-la moi.»

Le bienheureux empereur Léon ne fut pas sans apprendre ce qui était arrivé, et il dit : «Il n'est pas juste que le saint se tienne nu et sans toit, exposé aux périls.» Il monta donc vers le saint et lui demanda permission de lui bâtir un abri de fer en forme de petit dais. Le saint refusait, alléguant : «Notre saint père Syméon n'a jamais rien eu de tel, et cependant il était bien plus vieux que moi. Il convient donc que moi, qui suis jeune, je mène le combat et ne cherche pas les aises qui relâchent le corps.» L'empereur lui dit : «Bien dit, père, j'approuve ta résolution. Ta patience me remplit de joie, quand je vois aussi combien l'aide de Dieu n'est jamais sans s'exercer à ton endroit. Pour tout cela, on te tresse au ciel une couronne. Mais accepte de nous prêter longtemps service. Ne va donc pas te tuer tout d'un coup, Dieu t'a donné à nous pour que nous tirions profit de toi.» Par de tels arguments, il finit par persuader avec peine le saint d'accepter, et ainsi il fit bâtir l'abri. A partir de ce moment, Daniel ne fut plus exposé aux intempéries. Quant à l'empereur, il n'était visiteur, étranger, roi, empereur ou ambassadeur, qu'il n'emmenât avec lui ou n'envoyât auprès du saint, et il ne cessait de se vanter de la présence du saint, de le montrer à tous et de proclamer ses combats ascétiques.

XXIX. CONSPIRATION D'ARDABOURIOS DÉNONCÉE À L'EMPEREUR PAR L'ISAURIEN ZÉNON.

Vers ce temps, arrive chez l'empereur un certain individu nommé Zénon, Isaurien de race, apportant des lettres qu'avaient écrites celui qui était alors gouverneur de l'Orient, du nom d'Ardabourios, par lesquelles il incitait les Perses à se révolter contre l'État romain et leur promettait de les aider. L'empereur reçut Zénon, et, quand il eut pris connaissance du contenu des lettres, il prescrivit un *conventus*. Le sénat réuni, l'empereur produisit les lettres et les fit lire à haute voix, de manière à être entendu de tous les sénateurs, par Patricius, alors maître des offices. Quand on les eut lues, l'empereur dit : «Que vous en semble ?» Tous se taisaient. L'empereur dit alors au père d'Ardabourios (Aspar) : «C'est joli, ce que ton fils manigance contre son empereur et l'État romain.» L'autre répondit : «Tu es le maître, tu as tout pouvoir. Moi, après ces tablettes, je ne peux plus maîtriser mon fils. Bien souvent, je lui ai écrit pour l'exhorter et le presser de ne pas ruiner son âme. A ce que je vois, il fait tout le contraire. Agis donc comme il semble bon à ta Piété. Mets fin à son commandement, qu'il vienne ici et se défende.» L'empereur se rendit à cet avis. Il donna un successeur à Ardabourios et, faisant de celui-ci un simple civil, il lui ordonna de venir en toute hâte à Byzance. Il appointa à sa place Jordanès et l'envoya en Orient. Il appointa aussi Zénon Comte des Domestiques. Après quoi, l'empereur amena en cortège solennel Zénon au saint et raconta à celui-ci le complot d'Ardabourios et la loyauté de Zénon. D'autres lui donnèrent aussi la nouvelle que l'empereur avait appointé Jordanès gouverneur de l'Orient à la place d'Ardabourios. Le saint se réjouit au

sujet de Jordanès et, après maintes exhortations à Zénon en présence de l'empereur et de tous, il pria sur eux et les congédia.

XXX. MENACE DE GENSÉRIC SUR ALEXANDRIE. DANIEL RASSURE L'EMPEREUR QUI FAIT CONSTRUIRE PRÈS DE LA COLONNE UN MARTYRIUM POUR LES RELIQUES DE SYMÉON ET UN LOGEMENT POUR LES FRÈRES.

Or il arriva quelque temps après qu'on eut bruit que Genséric, roi des Vandales, avait l'intention de prendre Alexandrie. Cette nouvelle ne causa pas peu d'angoisse à l'empereur, au sénat et à la ville. L'empereur envoie donc son spatharios Hylasios, qui était eunuque, pour informer le saint au sujet de Genséric et lui dire qu'il voulait envoyer là-bas une armée. Hylasios monta et rapporta au saint le message de l'empereur. Le saint répondit à Hylasios : «Va dire ceci à l'empereur : *Ne te fais pas de souci à ce sujet. Dieu te déclare, par moi pécheur, que ni Gensérie, ni aucun de ses hommes ne lèvera jamais les yeux sur la ville d'Alexandrie. Envoie une armée si tu veux, c'est à toi d'en juger : le Dieu que je sers non seulement gardera votre Piété de toute affliction, mais donnera force aux troupes de l'expédition contre les ennemis de l'Empire.*» L'envoyé, à son retour, rapporta ces paroles à l'empereur, et, par la grâce de Dieu, il en fut ainsi.

En reconnaissance donc à Dieu et au saint homme, l'empereur monta vers lui et lui demanda permission de bâtir un logement pour les frères et pour les étrangers. Le bienheureux refusa en ces termes : «Durant sa vie, saint Syméon n'a eu dans sa mandra absolument aucune habitation. Mais je supplie ta Piété de m'accorder ce que je vais te demander.» L'empereur répondit : «C'est moi qui te supplie de parler, ordonne ce que tu veux.» Le saint lui dit : «Ordonne qu'on envoie à Antioche et rapporte les reliques de saint Syméon.» L'empereur se réjouit de cette demande et lui dit : «Permetts donc qu'on bâtisse une maison où pourront loger les étrangers, et une habitation pour les frères. Car je vois qu'avec l'aide de Dieu se multiplient les frères et les disciples, et qu'il y a une foule considérable d'étrangers qui sont en grande peine quand ils montent et ne trouvent pas où se loger. Tu parlais du bienheureux Syméon : mais il ne vivait pas dans des lieux d'un climat aussi rigoureux et l'on ne venait pas à lui pour de si nombreux besoins, mais seulement pour prier et être béni. Toi, en revanche, c'est de bien des façons que tu es importuné par le fait de tous ceux qui viennent en proie à des difficultés, au nombre desquels je suis, moi qui me réjouis de recevoir souvent tes instructions : car elles m'apportent grand profit. Permetts donc que se réalise le vœu que je t'exprimais dans ma prière.» Alors le bienheureux Daniel dit à l'empereur : «Puisque c'est pour rendre gloire à Dieu et fournir un abri aux frères et aux étrangers que ta Révérence s'est proposé d'agir ainsi, ordonne qu'il en soit fait selon ce que vous jugez bon.» Alors l'empereur décréta qu'il serait bâti au nord de la colonne un martyrium de saint Syméon sans colonnes, pourvu de piliers et de voûtes, et que derrière la colonne serait placé le monastère des frères et des étrangers. Puis, la prière achevée, il s'en alla.

XXXI. TRANSLATION ET DÉPOSITION DES RELIQUES DE SYMÉON AU MARTYRIUM.

Tandis que l'ouvrage, par la grâce de Dieu, était en progrès, les reliques de saint Syméon arrivèrent d'Antioche. L'empereur, à cette nouvelle, invita l'archevêque à proclamer l'annonce de la déposition des saintes reliques et de la veillée de prières, qui se feraient dans l'église de l'archange Michel à l'Anaplous parce que l'empereur lui-même se trouvait en ce lieu. Il arriva donc que, le lendemain, un carrosse impérial ayant été préparé pour lui, l'archevêque y prit place avec les reliques et monta ainsi jusqu'au saint, et, tandis qu'un peuple innombrable faisait cortège à l'archevêque, les uns devant, les autres derrière, au chant des psaumes et des hymnes on atteignit le lieu fixé. En ce jour de la déposition des saintes reliques, il se fit beaucoup de guérisons. Après la liturgie accomplie dans tout son ordre, tout le peuple sortit de l'église, se portant vers la mandra du saint pour être béni. L'archevêque avec tout son clergé sortit aussi. On plaça un trône devant la colonne, l'archevêque s'y assit et dit au saint : «Vois, le Seigneur a fait tout ce que tu désirais. Et maintenant, donne à tes enfants ta bénédiction par une instruction.» Le diacre prononça le «Soyons attentifs» et, d'en haut, le saint donna la paix au peuple; puis, ouvrant la bouche, il les instruisit sans aucune fleur de rhétorique ou de philosophie, mais en leur parlant de l'amour de Dieu, du soin des pauvres, de l'aumône, de la charité fraternelle, de la vie éternelle réservée aux saints, du jugement éternel réservé aux pécheurs. Par la grâce de Dieu, telle fut la componction du peuple très croyant que le sol était

inondé de leurs larmes. Après cela, quand l'archevêque eut fait la prière, Daniel les congédia tous, et chacun s'en fut en paix dans sa demeure.

XXXII. CALOMNIES CONTRE DANIEL ET CONVERSION D'UN HÉRÉTIQUE.

Il arriva qu'un des hérétiques infidèles monta vers le saint sous prétexte d'une prière avec sa femme, ses enfants et quelques jeunes filles. Or, au lieu de prier, il se mit à lancer des calomnies au saint et à faire contre lui des bons mots. Les gens attachés à la vraie foi en Dieu lui dirent : «Que fais-tu, homme, avec tes pitreries ? Au lieu de prier, tu nous gênes. Pourquoi es-tu monté ici ?» Il leur dit : «Moi aussi, comme j'entendais faire son éloge par beaucoup de gens, j'étais monté pour être édifié, et c'est tout le contraire que j'ai trouvé. Car, m'étant approché de la colonne pour la vénérer, j'ai trouvé ce poisson posé sur le degré.» Sur ce, de l'intérieur de son manteau, il sortit un très gros poisson frit, qu'il avait acheté en bas au marché pour son repas et celui de ses compagnons. Il le leur montra et jeta le blâme sur le saint homme, l'accusant d'être homme de plaisir, et non pas tempérant. Eux, à cette vue, furent d'abord stupéfaits de sa ruse, puis ils lui firent de sévères reproches et le laissèrent sur ces mots : «Fais attention à ce que tu dis contre le serviteur de Dieu.» Or il arriva que, pendant son retour, pour que Dieu montrât dans sa providence comment il prend la défense de ses serviteurs, lui-même, sa femme et ses enfants commencèrent à être pris de frissons. Ensuite, quand ils furent arrivés au marché de l'archange Michel, comme il se disposait à manger le poisson, possédé soudain par un esprit impur, le malheureux, sous les tortures du démon, confessa devant tout le marché toute la ruse calomniatrice qu'il avait machinée contre le saint homme. Et ainsi, toujours poussé par le démon, il se rendit à la mandra, suivi de tous ses compagnons. Ils demeurèrent là auprès du saint et confessèrent leur faute, et, dans l'espace de trois jours, le Seigneur les guérit cependant qu'on leur faisait boire de l'huile des saints. En reconnaissance, cet homme offrit une icône d'argent de dix livres, après y avoir fait représenter l'image du saint homme et d'eux-mêmes; au bas de l'icône ils avaient écrit ces mots : «Demande à Dieu notre pardon, père, pour nos fautes contre toi.» Cette icône, jusqu'à aujourd'hui, se trouve suspendue près de l'autel.

XXXIII. LE GAULOIS TITUS SE DONNE À DANIEL. SAINTE VIE ET MORT DE TITUS ET DE SON SUIVANT ANATOLIOS.

A cette époque, comme le bienheureux empereur Léon avait entendu parler, par beaucoup de gens, d'un certain homme énergique, du nom de Titus, qui vivait en Gaule et y avait sous ses ordres une forte troupe d'hommes bien exercés aux manoeuvres de guerre, il le fit venir et l'honora du titre de comte pour l'avoir comme défenseur s'il y avait nécessité de faire la guerre. Puis il l'envoya au saint afin que celui-ci priât pour lui. Quand il fut arrivé, le saint homme l'abreuva de maintes exhortations diverses tirées des Saintes Écritures, et il fit de lui un arbre toujours florissant et portant fruit. De fait, quand il eut vu le saint, et admiré l'étrangeté de son attitude et sa patience, de même qu'une bonne terre, après avoir reçu la pluie, porte fruit, de même aussi cet admirable Titus, illuminé en esprit par les discours catéchétiques du saint et juste Daniel, ne voulut plus quitter la mandra, car il disait : «Toute la peine que se donne l'homme, c'est en vue de s'enrichir, d'acquérir des possessions en ce monde et de plaire aux hommes. Or il suffit de l'heure de la mort pour le priver de tous ses biens. Mieux vaut donc, pour nous, servir Dieu que les hommes.» A ces mots il se jette aux pieds du saint homme, et le supplie de le recevoir et de l'adjoindre à la communauté des frères. Le serviteur de Dieu Daniel accueillit de grand coeur sa noble résolution. Alors le très valeureux susdit Titus fit venir tous les gens de sa maison et il dit à ses bucellaires¹ : «A partir de maintenant, je milite pour l'empereur céleste. Ma dignité terrestre avait fait de moi votre chef, et cependant je n'ai pu faire du bien ni à moi ni à vous, car je n'ai su que vous pousser à massacrer et verser le sang. De cet instant donc, je renonce à tout cela. Ceux d'entre vous qui le veulent, restez avec moi. Car je ne force non plus aucun de vous : ce qui est imposé par contrainte n'est pas favorablement reçu. Voici donc de l'argent : que chacun de vous en prenne et rentre chez lui.» Alors, apportant un gros tas de monnaie d'or, il le plaça devant la colonne et donna à chacun selon son rang. Deux des soldats préférèrent ne pas prendre d'argent, mais restèrent avec Titus. Tous les autres, après l'avoir embrassé, s'en allèrent.

¹ Soldats de la suite d'un particulier.

Quand l'empereur apprit la chose, il fut très fâché et envoya un messenger au saint pour dire à Titus : «Je t'ai fait venir de ton pays parce que je voulais t'avoir le plus près possible de moi, et, si je t'ai envoyé au saint homme, c'était pour que tu priasses et fusses béni, non pour que tu te séparasses de moi.» Titus dit au messenger : «A partir de maintenant, dès là que j'ai entendu l'enseignement de ce saint homme, je suis mort au monde et à tout ce qui est du monde. Ce que vous dira donc sur moi le juste, répétez-le à l'empereur Titus, ton serviteur, est mort.» Les envoyés se rendirent alors au dehors dans la mandra vers le saint et lui firent connaître toute l'affaire. Le saint adressa par leur entremise une instruction à l'empereur où il l'exhortait en ces termes : «Tu n'as besoin toi-même d'aucun secours humain. Car, en raison de ta foi parfaite en Dieu, tu as pour défenseur le Dieu éternel. Ne te mets donc pas en quête d'un être humain qui aujourd'hui existe et demain n'est plus. Le Seigneur organise tout providentiellement. Offre donc ton serviteur à Dieu, car il peut en envoyer à sa place à ta Piété un autre plus courageux encore et plus utile. Je n'ai nullement voulu agir sans ton consentement.» Cette réponse satisfait l'empereur qui envoya au saint ses remerciements en ces termes : «En plus de tout le reste, il te restait encore cette bonne action à accomplir. Qu'il en soit donc selon ta décision souveraine, et que Dieu accueille sa généreuse résolution.» Peu de temps après, Titus et ses compagnons sont jugés dignes du saint habit. Ils progressaient tous ensemble dans le noble genre de vie, mais davantage l'ex-comte Titus plus haut nommé.

Or donc, toujours avide d'empêcher le bien, le diable fit naître en Titus des pensées de curiosité, il lui suggéra d'observer le saint homme pour voir s'il mangeait et ce qu'il prenait comme nourriture. Un jour donc, ayant attendu jusqu'à l'heure de l'office du soir, à l'insu de tous les frères, il demeura au-dehors dans la mandra, caché derrière la colonne. Quand les frères tinrent la psalmodie nocturne dans l'oratoire, ils pensèrent que Titus était resté en arrière en raison de quelque malaise. Le jour suivant, il passa tout son temps avec les autres. Bien qu'il eût renouvelé son exploit durant une semaine, il n'obtint aucun résultat. Finalement, il adjura ouvertement le saint de lui indiquer sa manière de vivre. Le saint homme le satisfait en ces termes : «Crois-moi, frère, je mange et je bois autant qu'il suffit à mes besoins. Car je ne suis pas un pur esprit, ni désincarné, je suis un homme et revêtu de chair. Quant à l'autre besoin, celui d'évacuer, ma crotte est comme celle des chèvres en raison de mon extrême sécheresse. De fait, si je veux manger plus que de besoin, je me torture moi-même. Car je ne puis ni aller et venir ni filtrer la nourriture pour que ces matières soient digérées. Dans la mesure donc où je lutte pour être tempérant, dans cette même mesure je me fais du bien, et la douleur de mes pieds en est allégée.» Titus lui dit : «Si votre Sainteté, dans une telle condition de vie, placée dans un lieu aussi exposé aux frimas, lutte ainsi pour garder la tempérance en vue de son bien, que dois-je faire, moi qui suis jeune d'âge et dont le corps est gonflé de sève ?» Le saint lui dit : «Fais tout ce que peut supporter ta chair, ne la force pas au-delà de la mesure, mais ne la livre pas non plus au relâchement. Si tu charges un navire au-delà de sa cargaison habituelle, il coule aisément à fond par l'effet de son poids; et de même, en revanche, si tu le laisses aller trop léger, il est facilement renversé par les vents : eh bien, en ce qui me concerne, frère, par la grâce de Dieu, je perçois l'ordonnance qu'il me faut et je sais quel doit être mon régime.» A ces mots, Titus entra dans l'oratoire, et se plaçant dans un coin, il se suspendit par les aisselles au moyen de cordes, en sorte que ses pieds ne touchassent pas terre. D'un soir à l'autre il ne mangeait que trois dattes ou trois figes sèches, et buvait la quantité permise *d'eukraton*. Il avait fixé sur sa poitrine une planche, sur laquelle tantôt il inclinait la tête et dormait, tantôt il plaçait un livre et lisait.

Titus pratiqua cette ascèse un assez long temps, durant lequel il édifia tous ceux qui le visitaient. C'est ainsi par exemple que le très croyant empereur Léon, toutes les fois qu'il montait chez le saint, après cette visite entraît aussi chez le bienheureux Titus, et à la vue de ce genre de vie tout inspiré de Dieu, il admirait sa patience et lui demandait de prier pour lui. Quand il plut au Seigneur de rappeler Titus à lui, c'est durant qu'il priait et qu'il avait les yeux et tout le visage levés vers le ciel qu'il rendit le souffle. Les frères, en le voyant, pensaient qu'il priait selon son habitude. Le soir venu, les deux frères qui antérieurement déjà avaient été ses domestiques, et qui continuaient à le servir pour subvenir à ses besoins, vinrent et le trouvèrent mort. Ils se mirent à se lamenter et tous connurent ainsi qu'il avait cessé de vivre. Sa tête était inclinée en arrière sur la nuque, ses bras étendus en forme de croix étaient supportés par la planche et, du fait de l'action des cordes sous les aisselles, ses jambes pendaient et n'étaient pas courbées. La seule vue des saints restes de ce lutteur montrait que l'âme qui s'était envolée avait brûlé d'ardeur pour Dieu. Les frères allèrent donc prévenir les anciens, et ceux-ci, s'étant rendus à la mandra auprès du saint, lui annoncèrent la mort du vénérable. A cette nouvelle Daniel remercia le Seigneur; puis il ordonna qu'après l'office du

soir on sortit le corps de Titus et l'amenât devant la colonne, et que la veillée nocturne eût lieu là. Le lendemain, par ordre du saint, Titus fut enseveli dans le tombeau des anciens.

Après la sainte mort de Titus, l'un des barbares qui l'avaient accompagné et qui avait été nommé Anatolios par le saint, fut pris d'ardeur pour le même genre de vie dans le même lieu; il s'y exerça un assez long temps d'une manière irréprochable, faisant un bien extrême à tous ceux qui venaient à lui. Le bruit donc de ses exploits se fit entendre partout. Dans ces conditions, désireux de fuir la gloire humaine, il sortit une nuit du monastère, entra dans la mandra auprès du saint, et, se jetant à ses pieds, demanda de recevoir de lui la recommandation à Dieu. Le saint donc lui en demanda la cause, et, quand il l'eut apprise, il fit sur lui une prière et lui donna son congé. Muni de cette permission, il se rend au prophétéion de saint Zacharie situé au Katabolos, et là, sur la rive opposée, prend logement dans un faubourg, Idoubingos étant en ce temps-là gouverneur de la place. Il s'enferma dans une petite cellule et passa ainsi un long temps. Puis, après avoir fondé un petit monastère d'environ douze hommes, qui par la grâce du Christ et les prières du saint frère existe jusqu'à ce jour, il fit un fin bienheureuse et se rendit près du Seigneur.

XXXIV. LÉON MARIE SA FILLE ARIADNÉ AU CONSUL ZÉNON QUI EST ENVOYÉ EN THRACE. NAISSANCE DE LÉON II, FILS DE ZÉNON ET D'ARIADNÉ. CONSPIRATION ET MASSACRE D'ASPAR ET DE SES FILS.

En ce temps-là il, le pieux empereur Léon marie sa fille Ariadnè au Zénon plus haut nommé (cf. ch. 55), après l'avoir désigné aussi consul. Peu de temps après, des troubles du fait des Barbares s'étant produits en Thrace, il l'appointe aussi gouverneur de la Thrace. Puis il se rendit en cortège solennel à l'Anaplous et monta vers le saint. Et il le supplia en ces termes : «J'envoie Zénon comme gouverneur en Thrace à cause de la guerre qui menace et je te supplie en ce jour de prier pour lui, pour qu'il soit gardé sain et sauf. Le saint dit à l'empereur : «Puisqu'il a avec lui la Sainte Trinité et l'armure invincible de la Sainte Croix, il reviendra sans dommage. Sans doute on complotera contre lui et il sera dans l'affliction pour un peu de temps, mais il sera préservé sans injure.» L'empereur dit : «Est-il donc possible, je te le demande, que, dans une guerre, on l'emporte sans fatigue et sans affliction ?» L'empereur et son cortège, une fois bénis, dirent adieu au saint et s'en retournèrent. Puis le dit Zénon partit pour la guerre, et peu de temps après, comme l'avait annoncé le saint, un complot fut formé contre lui : mais gardé sain et sauf par le secours de Dieu gagne le Long Mur, traverse à partir de là et arrive aux Portes; et plus tard encore il parvint à la ville de Chalcédoine.

Or donc, alors qu'il était encore à la guerre, il naît au patrice Zénôn, de la fille de l'empereur, un enfant mâle qu'il nomma Léon. Puis, comme Aspar et ses fils, en vue d'usurper le pouvoir, avaient fomenté une insurrection contre le très pieux empereur Léon, Celui qui supprime les guerres jusqu'aux limites de la terre (Ps 45,10) combattit aux côtés du pieux empereur et fit périr tous les séditieux. Alors Léon couronna empereur son petit-fils du même nom. Et ainsi il arriva que Zénon, reprenant courage, fit la traversée de Chalcédoine à la ville et se rendit au palais auprès de l'empereur Léon.

XXXV. MORT DE LÉON I ER. COURT RÈGNE DE LÉON II. ZÉNON EMPEREUR.

Or il arriva, le temps passant, que le pieux empereur Léon le Grand fut atteint d'une maladie au cours de laquelle il fit une fin bienheureuse, ayant laissé comme successeur de l'Empire son petit-fils Léon, fils de Zénon. Le Sénat se réunit alors en conseil à cause du tout jeune âge de l'empereur et de son incapacité à donner sa signature; et l'on décida que son père Zénon prendrait le sceptre de l'empire. Et ainsi il fut couronné et régna. Un espace de temps de trois ans s'étant écoulé, le Seigneur s'adjoignit au royaume éternel le pieux empereur enfant Léon, et il se rendit au pays de ses pères, laissant l'empire à son père.

XXXVI. USURPATION DE BASILISKOS ANNONCÉE À ZÉNON PAR DANIEL. FUITE EN ISaurIE DE ZÉNON ET D'ARIADNÉ. MESURES ANTICHALCÉDONIENNES DE BASILISKOS. IL FAIT DEMANDER SA BÉNÉDICTION AU SAINT, QUI LA LUI REFUSE.

Cependant, alors que, par le vouloir de Dieu, les affaires de l'empire romain étaient bien administrées, que l'État jouissait d'un ordre tranquille et que les saintes églises vivaient dans la paix et dans la concorde, le diable toujours envieux et jaloux sema une haine coupable dans

les âmes de gens qui se prétendaient les parents de l'empereur Zénon; je veux dire Basiliskos, Armatus et Marcianus, et d'autres membres du Sénat. Or donc, ayant eu connaissance de la machination tramée contre lui, Zénon monta vers le saint et lui fit savoir toute l'affaire du complot. Le saint lui dit : «Qu'il n'y ait point de sujet d'affliction pour toi en cette affaire. Tout ce qui a été prédéterminé à ton sujet doit s'accomplir. On te chassera, du trône et, au lieu où tu auras trouvé refuge, telle sera ta misère que dans ton dénuement tu mangeras l'herbe des champs. Il faut que tu te sois montré comme un second Nabuchodonosor. En fait, ceux qui aujourd'hui te repoussent, ceux-là mêmes de nouveau, quand le temps qui te concerne sera accompli, iront te chercher et te rappelleront. Tu remonteras sur ton trône, il te sera donné une plus grande abondance d'honneur et de gloire que précédemment, et c'est dans cette abondance que tu mourras. Supporte donc tout avec reconnaissance, car il faut que les choses se passent ainsi. L'empereur remercia le saint pour cette prophétie – en d'autres prédictions déjà il avait pu faire l'épreuve du saint – et, après avoir reçu sa bénédiction et dit adieu, il rentra à la ville.

Or donc ces hommes amis du mal susmentionnés, qui avaient leurs franches entrées auprès de la bienheureuse impératrice Vérina, Basiliskos en tant que son frère et premier du sénat, Armatus en tant que son neveu, Zousos en tant que son beau-frère comme mari de sa soeur, Marcianus en tant que mari de sa fille et fils d'empereur, firent le siège de l'impératrice et par tromperie la persuadèrent de conspirer avec eux pour chasser Zénon du trône. Ayant eu vent de la fourberie et qu'on devait l'assassiner, Zénon prend sa femme Ariadné avec quelques-uns des eunuques, et une nuit, à l'insu de tous, par un violent orage, il sort du palais. Après avoir traversé jusqu'à Chalcédoine, ils firent des étapes de poste pour échapper à leurs poursuivants et parvinrent sains et saufs dans la province d'Isaurie. La susdite impératrice Vérina ourdit donc ses intrigues usurpatrices de manière à assurer le trône à son frère Basiliskos. Celui-ci, peu de temps après, entreprit d'assassiner sa propre soeur, mais elle se réfugia dans l'oratoire de la toujours vierge Marie aux Blachernes, où elle demeura tout le temps que vécut Basiliskos.

Après cela cet homme au nom fâcheux se lance à l'assaut des églises de Dieu, dans l'intention de les amener à nier la providentielle incarnation de Dieu. Pour cette raison, il se heurte au bienheureux archevêque Acace et entreprend de coupables manoeuvres en vue de le faire périr. Or donc, à l'annonce d'un tel projet, tous les monastères s'en vinrent d'un même mouvement à la très sainte Grande Église (Sainte-Sophie) pour veiller sur le susdit archevêque. Après réflexion, l'archevêque ordonna donc à toutes les églises de prendre les draperies de deuil. Puis, étant monté à l'ambon, il s'adressa à la foule en lui faisant connaître les projets blasphématoires de Basiliskos : «Frères et enfants, dit-il, voici que menace le temps du martyre. Luttons donc pour la foi et pour notre mère la sainte Église. Ne trahissons pas notre sacerdoce.» Sur ce, il se fit une grande acclamation, tous étaient vaincus par les larmes. Cependant, comme ils ne furent jugés dignes d'aucune audience de la part du forcené, l'archevêque et les archimandrites décidèrent d'envoyer un messenger au très saint homme Daniel et de lui révéler toute l'affaire : ce qui fut fait.

Or il arriva par la providence de Dieu que Basiliskos, le lendemain, fit voile pour l'Anapλους. Il envoya au saint un cubulaire, nommé Daniel, pour lui dire : «Ton Ange trouve-t-il juste tout ce qu'a manigancé contre moi l'archevêque Acace ? Il a excité la ville contre moi, il a porté le désordre dans le peuple et il ne cesse de me lancer des injures. Mais prie pour nous, afin qu'il ne triomphe pas de nous.» A ces mots le saint dit à Daniel : «Dis à celui qui t'a envoyé : *Tu ne mérites pas de bénédiction, toi qui as repris la doctrine des juifs, qui insultes à l'incarnation de notre Seigneur Jésus Christ, qui harcèles sa sainte église et veux supprimer ses prêtres. Car il est écrit : «Ne jetez pas les choses saintes aux chiens, ni vos perles devant les porcs»* (Mt 7,6). *Sache donc et vois, Dieu bientôt arrachera d'entre tes mains ta royauté tyrannique.*» Ce qu'entendant, le cubulaire supplia le saint : il ne pouvait, disait-il, rapporter de lui-même ces paroles à l'empereur; mais, s'il plaisait au saint, que ce fût au moyen d'une lettre, et encore marquée d'un sceau. Le saint se rendit à la prière de l'eunuque, il écrivit une lettre et, l'ayant scellée, la donna à Daniel et le congédia. A son retour, celui-ci remit la lettre scellée. Basiliskos l'ouvrit, et, lorsqu'il eut lu le contenu, rempli de fureur, il rentra sur le champ par bateau à la ville. Ces événements ne demeurèrent pas inaperçus de l'archevêque Acace et du peuple très croyant. Et il arriva que, le lendemain, presque toute la ville se rassembla dans la Grande Église, et ils ne cessaient de crier : «Le saint pour l'église ! Nouveau Daniel, sauve Suzanne en péril ! Second Elie, couvre de honte Jézabel et Achab ! Nous avons en toi le prêtre de l'orthodoxie. Celui qui se tient debout pour le Christ gardera son épouse, l'Église.» Et ils poussaient d'autres exclamations mêlées de sanglots.

XXXVII. CÉDANT AUX PRIÈRES DU PATRIARCHE ACACE, DANIEL DESCEND DE SA COLONNE ET VA À CONSTANTINOPLE. MESSAGE À BASILISKOS QUI QUITTE CONSTANTINOPLE POUR L'HEBDOMON.

Le lendemain, l'archevêque Acace envoya à Daniel certains des très aimés de Dieu archimandrites, au nombre desquels il y avait le bienheureux Abraham, du monastère de Saint-Cyriaque, Eusèbe du monastère voisin de l'Exakionion, Athénodore, des moines de Stoudios, André, second de l'exarque, et d'autres encore. C'est donc là ceux qu'il choisit et il les envoya avec ces mots : «Allez vers le saint homme Daniel pour la défense de la foi et pour la mienne, jetez-vous à terre devant la colonne, importunez-le de vos supplications en lui disant : Imite ton guide le Christ qui «courba les cieux et descendit» (Ps 17,10), qui prit chair de la sainte Vierge et se mêla aux pécheurs, et qui versa son sang pour racheter son épouse, l'Église. A cette heure où la violentent des impies, où le peuple est dispersé par des loups cruels, où le berger est secoué par la tempête, ne regarde pas avec indifférence mes cheveux blancs, mais penche-toi vers nous, viens à nous, rachète ta mère, l'Église.» Ils allèrent donc et firent comme on le leur avait ordonné, ils se jetèrent à terre devant la colonne. Lorsqu'il les eut vus prosternés sur le sol, le saint se troubla et se mit à crier : «Que faites-vous-là, pères saints, pour la condamnation de ma simplicité ? Que désirez-vous que je fasse ? Ils se relevèrent et lui dirent : «Que tu sauves, après Dieu, la foi persécutée, l'Église secouée par la tempête, le peuple que l'on disperse, le pontife, que, malgré ses cheveux blancs, on veut faire périr.» Le saint leur dit : «Il ne ment pas, celui qui dit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre la sainte Église (Mt 16,18). Attendez donc ici avec patience, et le vouloir de Dieu s'accomplira. Priez donc, afin que Dieu me commande ce qui doit nous être utile.» Or il arriva que, tandis qu'il priait au milieu de la nuit, alors que le quatrième jour (mercredi) commençait à luire, il entend une voix qui distinctement lui dit : «Descends avec tes pères et ne sois pas dans le doute». Puis, de nouveau, accomplis en paix la course de ton ascèse.» Confiant donc dans l'encouragement du Seigneur, il réveille ses serviteurs. L'échelle une fois posée, ils montent et lui enlèvent les chaînes de fer qui le ceignent. Le saint descend avec peine en raison des tourments que lui causent ses pieds, il emmène en cette même heure de la nuit les pieux archimandrites, fait voile avec eux jusqu'à la ville et ils font, avant le jour, leur I I arriva donc que, lorsque le peuple entra dans la maison du Seigneur au moment où, selon l'usage, on chantait le cinquantième psaume, à la vue du saint avec l'évêque dans le chœur, ils furent frappés d'étonnement. Le bruit se répandit dans la ville qu'il était arrivé. Toute la ville, même les jeunes filles recluses dans leur appartement, laissant là ce qu'elles avaient en mains, accourait à la Sainte Église pour voir l'homme de Dieu. Et la foule se mit à pousser des acclamations en son honneur, disant : «Enlève, toi, le deuil de l'Église. En toi nous avons notre Grand Prêtre. Livre le combat pour lequel tu es venu. Voici que déjà t'appartient la couronne de tes labeurs.» Alors, après avoir fait signe au peuple de la main et ordonné le silence par la bouche du diacre Théoctiste, le saint leur dit : «Les bras étendus du serviteur de Dieu Moïse détruisirent tous ceux qui s'étaient élevés contre le peuple du Seigneur : rois ou nations, ils les détruisirent tous à fond. Les uns, Dieu les fit se noyer dans les abîmes de la mer; les autres, il les fit périr par le glaive sur la terre ferme ainsi il exalta son peuple. De même aussi, aujourd'hui, votre foi en Dieu, qui est parfaite, n'a pas craint l'attaque des ennemis, elle ne reconnaît pas de défaite, elle n'a pas besoin d'assistance humaine, car elle est fondée sur le roc solide du Christ. Ne vous fatiguez donc pas de prier. Jadis aussi, pour le prince des Apôtres, une prière instante monta vers Dieu, non pas dans la pensée qu'il eût été abandonné de Dieu, mais parce que Dieu veut que le troupeau aussi offre supplication pour le berger. Faites donc de même vous aussi, et le Seigneur, chez nous aussi, accomplira bientôt des miracles pour sa gloire.» Quand-il eut ainsi parlé, on enleva les draperies de deuil du chœur et de toute l'église. Le saint envoya en outre par lettre à l'empereur le message suivant : «Cela te sert-il d'irriter Dieu à l'extrême ? Ta vie n'est-elle pas entre ses mains ? Qu'as-tu à faire avec la Sainte Église, que tu guerroies contre ses ministres, devenu un nouveau Dioclétien ?» Il lui écrivit encore bien d'autres choses pareilles, sous forme tantôt d'exhortation, tantôt de reproche. Au reçu de cette lettre, comprenant que Daniel était descendu de la montagne et vivait dans l'église, piqué par l'aiguillon de la peur, l'empereur lui répond : «Tu n'as eu pour tout combat qu'à entrer dans la ville et à exciter les gens contre moi. Eh bien, vois, je te remets aussi la ville.» Sur ce, il sortit du palais et se rendit par mer à l'Hebdomon.

XXXVIII. DANIEL SE REND EN GRAND CORTÈGE À L'HEBDOMON, MAIS N'EST AS REÇU. IL MAUDIT BASILISKOS ET RETOURNE À SAINTE-SOPHIE.

A cette nouvelle, emmenant les porte-croix et le peuple fidèle, après avoir recommandé aux moines de veiller sur l'église et l'archevêque, le saint sortit de l'église. Comme ils étaient arrivés à Ammoi près du prophétéion de saint Samuel, tandis que le juste était porté par la foule du peuple ami du Christ, voici qu'un lépreux s'avance en criant : «Je t'en supplie, serviteur du Dieu qui a guéri les lépreux, prie Dieu pour que je sois guéri.» A ces mots, le saint arrêta les porteurs. Et quand l'homme se fut approché, il lui dit : «Que crois-tu donc que je sois, frère, pour que tu me demandes ce qui est au-dessus de moi ? Je ne suis, moi aussi, qu'un homme revêtu de faiblesse comme toi.» Le lépreux lui dit : «S'il te plaît, je sais moi aussi que tu es un homme de Dieu. Et j'ai confiance dans le Dieu que tu sers qu'à ta prière il me guérira. Car les apôtres eux aussi n'étaient que des hommes et pourtant, par leur prière, le Seigneur en a guéri beaucoup.»

Émerveillé de sa foi, le saint lui dit : «Tu crois donc à Celui qui par ses saints en a guéri beaucoup ?» L'autre dit : «Oui, je crois qu'aujourd'hui encore, à ta prière, je guérirai.» Alors, s'étant tourné vers l'Orient, le saint invita le peuple à tendre les bras vers le ciel et à crier avec larmes le «Kyrie éléison». Et quand il estima que c'était suffisant, il dit à ceux qui étaient près de lui : «Au nom de Jésus Christ qui a purifié les lépreux, allez, lavez-le dans la mer, raclez-le à fond et amenez-le moi.» Ils s'en allèrent donc en courant avec l'homme, le lavèrent dans la mer, et aussitôt, par la puissance de Jésus Christ, le lépreux fut guéri. A la vue de cet étonnant miracle, la foule ne cessait de crier le «Kyrie éléison». Puis, prenant avec eux le guéri, nu comme il était, ils retournèrent à la ville et le firent entrer dans la Sainte Église; et, l'amenant à l'ambon, ils montraient à tous ce prodigieux miracle. Toute la ville accourut en corps et, voyant l'ancien lépreux guéri par Dieu grâce à la prière du saint, ils ne cessaient de glorifier Dieu, admirant comme le lépreux avait perdu toutes ses taches. Dès lors donc, tous les habitants de la ville, prenant avec eux leurs malades, accouraient vers le serviteur de Dieu. Et le Seigneur donna à tous surabondance de guérisons.

Cependant, comme le saint, avec la foule, déjà s'était approché du palais de l'Hebdomon, voici qu'un Goth, qui s'était penché par une fenêtre, à la vue du saint ainsi porté, se tord de rire et dit : «Voyez donc le nouveau consul !» Aussitôt qu'il eut parlé, arraché à sa haute guette par le pouvoir du Christ, il tombe et se brise au sol. Les sentinelles, c'est-à-dire les gardes du palais, voulaient empêcher d'entrer ceux qui avaient vu la chute, disant qu'ils recevraient audience par une fenêtre. Comme la foule poussait les hauts cris, sur ce que le saint devait entrer au palais, et qu'elle n'obtenait point réponse, le serviteur de Dieu leur dit : «Pourquoi vous fatiguer, enfants ? Vous recevrez de Dieu le salaire promis aux pacifiques. Puis donc qu'il a plu à ce vantard de nous renvoyer sans résultat, agissons selon la parole du Seigneur. Car il a dit à ses saints disciples et apôtres : «Si vous entrez dans quelque ville ou village et qu'on refuse de vous y recevoir, secouez contre eux la poussière de vos pieds en témoignage de leur conduite» (Mt 10,11). Oui donc, agissons de même.» Il secoua alors, tout le premier, sa cuculle de peau et il invita tout le peuple à faire de même, et il se fit comme un bruit de tonnerre quand ils secouèrent leurs vêtements. Quand les scholarioi qui montaient la garde eurent vu cela, et en même temps entendu parler des miracles que Dieu avait accomplis par le saint, la plupart d'entre eux laissèrent là tout et le suivirent.

A la nouvelle de ce qu'avait fait le saint pour sa condamnation, l'impie Basiliskos envoya deux silencieux et avec eux un référendaire avec mission de rejoindre le saint, de le supplier et de le faire revenir. Ces dits hommes rejoignirent donc le saint et le supplièrent, lui disant comme de la part de Basiliskos : «Si, dit l'empereur, j'ai péché comme homme, toi, comme servant du Christ, implore-le en ma faveur, car je suis prêt à rendre tout service possible à Dieu et à ta Sainteté.» Le saint leur dit : «Allez dire à l'empereur : *Tes discours fourbes et trompeurs ne peuvent abuser ma simplicité. Car tu ne tends à rien d'autre qu'à amasser pour toi de la colère au jour de la colère* (Rm 2, 5). *Il n'y a en toi aucun fruit de bonnes oeuvres. Aussi Dieu fera-t-il bientôt peser sur toi sa colère, pour que tu saches que le Très-Haut est le Maître de l'empire des hommes* (Dn 5, 21) *et que, de préférence à toi, il le donnera au vertueux* (I R 15,28).» Sur ces mots, il pria le référendaire de déployer sa chlamyde, et, après y avoir secoué ce qui restait de poussière dans sa cuculle, il lui dit : «Va-t-en, rapporte ceci au vantard en témoignage contre lui, contre celle qui s'est associée à ses crimes et contre sa femme.» Quand les envoyés furent revenus et qu'ils eurent rapporté à l'empereur la réponse du juste, aussitôt la tour du palais s'effondra : car Dieu châtie même les choses sans vie, pour le salut de beaucoup.

Quand le juste fut arrivé à la Porte Dorée, voyant la pression que le peuple lui faisait subir, il les invita à rentrer chacun dans sa demeure. Mais eux, comme d'une seule voix, s'écrièrent : «Nous sommes prêts à vivre et à mourir avec toi. Que pourrions-nous te donner en retour qui soit digne de toi ? Nous n'avons rien. Reçois donc cette offrande de tes suppliants et mène-nous à ta guise. La sainte Église t'attend.» Comme le peuple s'exclamait ainsi, voici que deux jeunes gens possédés du démon furent présentés au saint. Il adressa avec larmes une prière à Dieu, et aussitôt ils furent purifiés. Et ils suivirent le saint en glorifiant Dieu.

Quand ils furent arrivés au martyron de Saint Jean au monastère de Stoudios, les moines vinrent au-dehors et prièrent le saint d'entrer, de faire une prière dans leur prophétion et de se reposer quelque peu de cette énorme foule qui le comprimait de tout côté. Il accepta d'entrer et de faire une prière, et il y eut alors un tel resserrement aux portes à cause de la foule que peu s'en faut que beaucoup ne fussent en danger de périr foulés aux pieds. Il pria donc dans le vénérable sanctuaire, puis, entré dans le diakonikon, il s'y reposa un peu de temps, lui-même et ceux qui le portaient. Cependant les moines eurent l'idée de le conduire à travers leur jardin jusqu'à la mer et de le transporter en bateau sain et sauf jusqu'à la très sainte Grande Église. Mais la chose fut connue du peuple, et il se fit alors un grand tumulte, ils criaient et disaient : «Apportez ici le juste si vous aimez l'orthodoxie. Ne privez pas les malades de la guérison.» Et ils disaient aussi à l'adresse du saint : «Tu as reçu gratis, gratis aussi (Mt 10,8) tu dois donner; si tu nous quittes, à l'instant nous brûlons le martyron.» Le saint sortit donc du diakonikon et, s'adressant au peuple, les exhorta à marcher en avant de lui et à donner quelque relâche à la pression.

Comme donc Daniel, sorti du prophétion, s'avancait sur la route, voici qu'une femme, comme une seconde Chananéenne, s'écrie et dit : «Aie pitié de ma fille, serviteur de Dieu. Telle que tu la vois ici, il y a trois ans qu'elle est couchée, vaincue par un mal inconnu. Beaucoup de médecins l'ont visitée, mais aucun d'eux n'a pu lui porter secours. Maintenant donc, je t'en prie, saint homme, ne dédaigne pas mes larmes, car je suis dans la détresse à son sujet.» Quand le saint l'eut vue ainsi brisée d'une terrible douleur, il fondit en larmes, leva les yeux au ciel et, les bras étendus, fit une prière à Dieu. Puis, ayant mandé l'enfant près de lui, il traça sur elle le signe de la précieuse croix et lui dit : «Au nom de notre Seigneur Jésus Christ qui sans cesse opère notre salut et ne nous abandonne pas, sois guérie de cette maladie.» A l'instant même, devant tout le peuple, la fillette fut guérie de son fléau.

Quand ils furent arrivés près de la maison du gloriosissime patrice Dagalaiphos, le patrice lui-même, qui se penchait du haut d'une fenêtre, vit l'insupportable pression que le saint avait à subir du fait de la masse du peuple. Il descendit en courant avec un nombre suffisant d'hommes d'armes et, retirant le saint de la foule, le fit porter dans sa maison près du Forum du Boeuf pour qu'il s'y reposât. Lui-même se tint au portail, s'excusant en ces termes auprès de la foule : «J'ai fait cela pour que ma maison fût bénie.» Puis il fit mettre Daniel sur une litière et l'y maintint en sécurité en apostant auprès de la litière des gens chargés d'empêcher qu'on importunât le saint. Et ainsi il se fit que Daniel put être amené sain et sauf jusqu'à l'église sans fatigue aucune.

XXXIX. BASILISKOS RENTRE À CONSTANTINOPLE, SE REND À SAINTE-SOPHIE ET FAIT PROFESSION D'ORTHODOXIE.

Lors donc qu'il fut entré dans la très sainte Grande Église, il y fut accueilli en grande affection et avec toute sorte d'acclamations par l'archevêque Acace, les saints archimandrites, tout le très révérend clergé, les très pieux moines et le peuple très croyant. Tous glorifiaient le Dieu miséricordieux pour les miracles dont ils avaient appris la nouvelle ou qu'ils avaient vu Dieu accomplir par son entremise. Ils l'amènèrent au *secretum* pour qu'il pût se reposer quelque peu de la pression de la foule. Et voici qu'un serpent sortit de quelque trou et s'enroula autour de ses pieds. Les gens présents, saisis de frayeur à la vue de la bête, accoururent pour la tuer. Mais le saint les empêcha par ces mots : «Laissez-le tranquille. Il est proche de sa fin.» Puis l'ayant déroulé de ses pieds, il lui dit : «Va à ton trou.» Alors le serpent alla au mur qui leur faisait face et creva à la vue de tous.

La patrice Hérais, à la nouvelle que Daniel se trouvait dans le *secretum*, y entra, se jeta à terre et se saisit des pieds du saint, le suppliant de faire qu'elle obtînt un fils. Or, quand elle eut vu que la plante d'un de ses pieds s'était détachée de la cheville et qu'il n'y avait plus rien que l'os même du tibia, elle fut stupéfaite de l'endurance du saint. Et, lui ayant offert une compresse, elle lui demanda la permission de l'enrouler autour de son pied ulcéré et qu'ensuite la compresse lui fût rendue. Il refusa de le faire. Alors l'archevêque Acace et tous les

révérends présents se mirent à supplier le saint que fût accordée à la femme la faveur qu'elle demandait. Convaincu enfin, le saint accepta la compresse, l'enroula autour de son pied ulcéré, puis la tendit à la femme en disant : «Que le Seigneur, en raison de ta foi, te donne ce fruit de vie que tu demandes et son nom sera Zénon.» Or il arriva que, peu après, la gloriosissime dame conçut et enfanta un fils, et elle l'appela du nom de Zénon selon la parole du saint.

Lorsque tout cela, par la grâce du Seigneur, se fut heureusement accompli et que Basiliskos au nom funeste eut appris du référendaire les paroles de condamnation du saint et la chute soudaine de la tour du palais (cf. ch. 76), cela ne lui parut pas de bon augure. Aussitôt, sans tarder, il s'embarqua et rentra de l'Hebdomon à la ville. Le lendemain, il envoya des sénateurs à la très sainte Grande Église pour implorer le saint de prendre la peine de venir au palais. Mais il refusa de s'y rendre, disant : «Viens toi-même à la Sainte Église et présente tes excuses à la précieuse Croix et au saint Évangile que tu as outragés. Moi, je ne suis qu'un homme pécheur.» Ils s'en allèrent et lui rapportèrent ce message. Aussitôt, en cortège solennel, il se rendit à l'église. L'archevêque vint à sa rencontre, avec le saint Évangile, dans le *thysiastérion*. L'empereur le reçut avec dissimulation. Ensuite, une fois achevée la prière accoutumée, il alla avec l'archevêque vers le saint homme. Ils tombèrent tous les deux à ses pieds devant tout le peuple, tant Basiliskos que l'archevêque Acace. Les ayant accueillis d'un signe de tête, le saint les exhorta à suivre le chemin de la paix et à renoncer désormais à leur inimitié mutuelle. «Car, dit-il, quand vous vous querellez l'un l'autre, non seulement vous causez du trouble aux saintes églises, mais c'est dans l'univers entier que vous excitez les plus graves désordres.» Comme donc l'empereur faisait de grandes excuses au saint, le peuple se mit à crier, disant : «Garde, Seigneur Daniel, les fils et le père. C'est en toi que nous avons le garant de leur concorde à tous deux. Écoutons maintenant la profession de foi de l'empereur. Pourquoi les canons de l'orthodoxie sont-ils renversés ? Pourquoi les évêques de l'orthodoxie sont-ils bannis? Au stade le magistros Théoctiste ! L'empereur est orthodoxe ! Brûle vivants les ennemis de l'orthodoxie ! Envoie en exil ceux qui troublent l'univers ! Un empereur chrétien pour l'univers ! Apprenons comment tu crois, empereur !» Telles et bien d'autres furent les exclamations du peuple, et cependant ils gisaient sur le sol aux pieds du saint, tant l'empereur que l'archevêque.

Ensuite, ayant fait venir le secrétaire Stratégios, le saint recommande à l'empereur de faire un mandatum au peuple pour présenter sa défense : ce que l'empereur fit. Le secrétaire monta donc à l'ambon et, commença de lire le texte qui suit : «Nous pensons que Vos Révérences, parfaites comme vous êtes quant à la pureté de la foi, n'ignorent pas que, depuis notre plus tendre enfance, nous sommes orthodoxes, en communion avec la très sainte Église, dans laquelle nos enfants ont été baptisés, que nous croyons à la très sainte et consubstantielle Trinité, et que nous estimons louable votre brûlante résolution touchant la foi. N'allez donc pas accueillir une certaine insinuation puérile à notre sujet, de gens qui prétendent que nous tenons des opinions non orthodoxes touchant la sainte foi. Vous savez bien vous-mêmes que nous sommes des barbares, entièrement voués au métier des armes, et qu'ainsi nous ne sommes pas capables de connaître les profondeurs de la sainte foi. D'ailleurs, puisque l'occasion présente est de paix et non de controverse, je laisse de côté la plupart des problèmes, bien que nous fussions en mesure de donner sur tous les points pleine assurance à votre Charité qu'on ne nous trouvera coupables d'aucun des crimes dont ces gens-là, dans leurs trompeuses manoeuvres, ont comploté de nous accuser. Telle est notre défense devant Dieu et le saint homme, et nous vous l'avons exposée en toute clarté.» Après avoir ainsi demandé son pardon au saint homme et au peuple, l'empereur fut réconcilié. Et lorsqu'il se fut, aux yeux de tous, réconcilié avec l'archevêque, l'empereur retourna au palais, Dieu, le Souverain Maître, ayant jeté à ses pieds l'ennemi de sa sainte Église.

XL. REVENU À SA COLONNE, DANIEL ANNONCE LA CHUTE DE BASILISKOS ET LE RETOUR DE ZÉNON ET D'ARIADNÉ.

La satisfaction étant générale et les gens rentrant chez eux, le serviteur de Dieu fut ramené de nouveau au combat accoutumé de l'ascèse. Lorsqu'il eut fait par mer le voyage de retour, c'est avec difficulté qu'il atteignit la colonne à cause de la presse du peuple fidèle et des gens atteints de maladies diverses. Il refit donc à grand danger et à grand-peine l'ascension de la colonne, puis, ayant fait venir tous les gens et ayant prié Dieu pour eux, il les renvoya tous guéris. A ce qui était resté de clercs, de moines et de peuple, il dit : «Ce n'est pas dans un ferme propos que le persécuteur a fait en apparence la paix avec nous. Patientez donc et vous verrez bientôt la gloire de Dieu. Car le Seigneur ne regardera pas avec indifférence l'affliction

de ses serviteurs et des saintes églises.» Cette prédiction s'étant réalisée par le vouloir de Dieu, peu de temps après l'empereur Zénon revint avec son épouse Ariadné, tout ensemble impératrice et fille d'empereurs. Désormais les saintes églises jouirent d'un contentement profond, l'Empire vécut avec éclat et l'État romain crut en force. Quant au susdit usurpateur, il lui arriva ce qu'il méritait, comme l'avait annoncé le serviteur de Dieu. C'est souvent désormais que l'empereur montait vers le saint pour rendre ses actions de grâces au Dieu miséricordieux, et il remerciait aussi le saint homme pour les prédictions qu'il en avait reçues et qu'il lui remettait en mémoire.

XLI. MIRACLES DIVERS.

Un certain fondeur d'or et son épouse vinrent de la ville vers le saint, amenant avec eux leur enfant de sept ans qui, depuis sa naissance, n'avait pu marcher, mais passait sa vie à ramper au sol. Une fois arrivé chez le saint, ce fondeur d'or se jeta à terre avec le petit devant la colonne, suppliant le saint en ces termes : «Serviteur de Dieu, aie pitié de mon petit enfant qui cherche à se mettre debout et ne le peut pas, car la nature l'a fait naître dans un état contraire à la nature. Accorde-moi cette joie, serviteur de Dieu, à moi qui baise la sainte trace de tes pas. Ne me renvoie pas, je t'en prie, sans que j'aie réussi dans ma requête.» Le saint lui dit : «Ne montre pas tant d'affliction, frère, dans tes propos. Car si ton zèle à l'égard de Dieu se donne comme auxiliaires la foi et la patience, il débarrassera l'enfant de son mal. Ne perds donc pas courage, mais va demeurer avec l'enfant auprès des saintes reliques du saint serviteur de Dieu notre père Syméon. Fais, sur les pieds de l'enfant, une onction d'huile sainte, puis ramène-le ici quand on fait la prière, et nous avons confiance dans le Seigneur qu'il lui donnera lui-même la guérison.» L'homme donc fit comme le lui avait ordonné le saint, et le septième jour, après qu'eut eu lieu la prière dans la mandra, se mettant soudain à bondir l'enfant grimpa sur les degrés de la colonne, qu'il embrassa, cependant que tous étaient dans l'émerveillement et glorifiaient Dieu pour l'accomplissement de ce prodige. Rendant grâces à Dieu et au saint, les parents de l'enfant le ramenèrent en bonne santé. Une fois grandi, il montait souvent vers le saint et s'en retournait béni.

Un certain homme qui voyageait d'Anatolie à Constantinople tomba entre les mains de voleurs. Non seulement ils lui prirent ce qu'il portait sur lui, mais ils lui transpercent le corps, lui coupent les nerfs des genoux et s'en vont, l'abandonnant à demi-mort. Pourtant, par la grâce de Dieu, ils ne lui avaient pas porté de coup mortel. Des voyageurs qui passaient en ce lieu le soulevèrent et l'amènèrent à la ville d'Ancyre : la chose, en effet, lui était arrivée près de cette ville. Ils l'amènent donc à l'évêque : celui-ci ordonna qu'on le transportât à l'hôpital et prît soin de lui. Or, bien qu'on eût traité ses blessures, il ne pouvait marcher. Il fit donc une demande à l'évêque en ces termes : «C'est en raison d'un vœu que j'allais à Constantinople vers sire Daniel, celui qui se tient sur la colonne, quand j'ai subi cet accident. Maintenant que me voilà guéri grâce à vous, il me faut accomplir mon vœu. Je te demande donc, serviteur de Dieu, de me faire conduire à Constantinople auprès du saint homme.» L'évêque estima que ce projet était pieux, il lui donne de l'argent de route, un cheval et deux serviteurs pour le conduire jusque chez le saint homme Daniel. L'ayant donc pris en charge, ces serviteurs l'amènèrent à la mandra du saint, le transportèrent devant la colonne et l'y déposèrent. L'homme se mit alors à crier et à expliquer au saint pourquoi il était venu vers lui. Et il lui rapporta ce qui lui était arrivé, et comment il avait été sauvé par l'assistance de Dieu et de l'évêque. Le saint rendit grâces à l'évêque pour les bons services qu'il avait rendus à l'homme, puis il fit remettre des provisions de route aux deux serviteurs et les congédia en paix, envoyant aussi par eux des cadeaux de bénédiction à l'évêque. Quant à l'homme, il le remit à quelques-uns de ses domestiques avec ordre qu'on le transportât et l'amênât chaque jour à la mandra après la prière, et qu'on l'enduisit de l'huile des saints : ses pieds pendaient comme s'ils eussent été étrangers au corps. Après quelques jours, un vendredi, alors que le saint, selon l'usage, avait fait la prière et que tous avaient répondu *Amen*, bondissant soudain hors du brancard l'homme se tint sur ses pieds et cria d'une voix forte : «Bénis-moi, serviteur de Dieu.» Puis il court, gravit les degrés et embrasse la colonne en rendant grâces à Dieu.

Or donc, j'ai pensé qu'il était juste de révéler la foi que possédait ce «second centurion», nommé Hippasios. Cet homme abondait à ce point en humilité chrétienne que, tout ce qui était accompli par l'entremise des disciples, il le recevait comme produit par le Christ lui-même. Si en effet quelqu'un de sa maison, fils, fille, esclave ou servante tombait malade ou subissait un accident quelconque, se jugeant indigne de l'intercession du saint, il lui écrivait pour lui demander une prière : lorsqu'il avait reçu la réponse du saint, comme si ç'avait été la

main faiseuse de miracles de Jésus, il appliquait la lettre sur le malade et aussitôt il recueillait les fruits de sa foi.

Une femme avait un fils de douze ans, nommé Damien, qui était muet de naissance. Elle l'amena à la mandra du saint, fit signe au petit de ne jamais s'en éloigner, puis elle le laissa là et partit. Quand donc les frères eurent vu que l'enfant demeurait là et ne disait rien à personne, ils l'amènèrent au saint. Après l'avoir regardé, celui-ci ordonna qu'il habitât dans le monastère, disant : «L'enfant sera un ministre de Dieu.» Les frères lui dirent : «Sire, il est muet.» Il leur dit : «Humectez sa langue de l'huile des saints.» Or les frères soupçonnèrent que, vaincue par la pauvreté, sa mère ne lui eût suggéré de feindre le mutisme, et souvent, alors que l'enfant dormait, ils le réveillaient soudain en poussant des cris; d'autres fois, ils lui piquaient le corps d'aiguilles ou de stylets à écrire pour l'éprouver et voir s'il s'en parlerait, mais il ne répondait rien, victime qu'il était de son mutisme. Un temps assez long s'étant écoulé, un dimanche, comme on devait lire le saint évangile, quand le diacre eut prononcé : «Lecture du saint évangile selon Matthieu», prévenant tout le monde l'enfant cria : «Gloire à toi, Seigneur !» Après avoir poussé ce premier cri, il continua désormais de chanter les psaumes, si fort qu'il dépassait tous les autres frères. Or il y avait un certain Kalapodios, *cubiculaire*, qui, ayant bâti un oratoire de l'archange Saint Michel, était venu chez le saint pour lui demander la permission d'emmener des frères dans le susdit oratoire à Parthénopolis. En outre des frères qu'il avait demandés, le saint lui donna cet enfant comme chantré, et ainsi il devint ministre de Dieu, comme l'avait prédit à son sujet le serviteur de Dieu. Tels sont les accomplissements de la grâce divine, tels sont les dons du Souverain Maître à l'égard de ses vrais serviteurs ! Il arriva privé de la parole et devint un beau parleur, il arriva sans voix et fut doué d'une belle voix, sa mère l'avait laissé là comme incapable de proférer un son et il devint un admirable héraut de l'Église.

XLII. FERME ORTHODOXIE DE DANIEL.

Dieu fit encore par l'entremise de son serviteur Daniel bien d'autres miracles, que ni les mots ne peuvent exposer ni la langue exprimer; mais il nous faut les laisser de côté pour ne pas gonfler outre mesure notre récit : ce qu'on a dit plus haut est d'ailleurs suffisant et pour confirmer ceux qui croient et pour amener les incrédules à se tourner vers la foi. Efforçons-nous maintenant de décrire la solidité et l'immutabilité de la foi du saint homme.

Par un effet de l'activité du diable, des troubles s'étaient produits dans les très saintes églises. On s'était posé des questions, on s'était livré à de vaines discussions, et il en était résulté des zizanies, en sorte que, dans les monastères, certains frères renommés pour leur genre de vie, par simplicité et manque à examiner sérieusement les choses, avaient fait apostasie de la très sainte Église et s'étaient séparés de la sainte communion et de la liturgie. Or les gens mal intentionnés à ce sujet, étant venus auprès du saint homme, cherchèrent à lui faire perdre la tête par ce même genre d'arguments : mais il sut maintenir immobile et inébranlable le fondement de la sainte foi et leur répondit en ces termes : «Si la difficulté que vous soulevez concerne Dieu, ce n'est pas là une question simple et la première venue, car la Divinité est incompréhensible. Cependant il vous suffira de lire ce que les saints apôtres nous ont laissé en tradition sur Dieu et ce que, d'après eux, les saints Pères nous ont enseigné, et de ne pas vous livrer au-delà à de vaines curiosités. Si, en revanche, le point en discussion concerne des affaires humaines, soit par exemple qu'un des pontifes en ait condamné un autre ou bien qu'il en ait reçu en sa communion un autre bien que le reste du clergé eût voulu l'en empêcher, tout cela, il faut le soumettre au jugement de Dieu, et il faut laisser aux supérieurs le soin d'en décider eux-mêmes selon les sains canons. Car nous, nous sommes les brebis et ils sont, eux, les pasteurs. Ce sont eux qui rendront compte à Dieu des brebis qui leur ont été confiées. Tenons-nous donc à l'écart des questions futiles et pernicieuses. Bornons-nous à examiner, chacun de nous, ce qui nous concerne, sachant que ce n'est pas sans danger que nous nous séparons de notre sainte mère l'Église : car elle a pour époux le vrai Pasteur, celui qui peut et rappeler à lui les brebis qui se sont égarées et conduire les brebis non égarées à un meilleur pâturage. Il nous suffit donc de croire, sans vaines curiosités, dans le Père, le Fils et le saint Esprit, et d'accepter l'incarnation providentielle du Seigneur Jésus Christ à partir du sein de la Vierge, en la façon même qu'en sa miséricorde il lui a plu de la réaliser. Car il est écrit (Si 3,22) : «Ne cherche pas à comprendre ce qui est plus haut que toi, ne scrute pas ce qui est plus profond que toi.» Par ces objections et conseils et d'autres pareils, il détournait leurs coeurs des questions qui ruinent l'âme et il les maintenait inébranlables dans la foi.

XLIII. PROPHÉTIE DE DANIEL SUR LA MORT DE ZÉNON ET LE RÈGNE D'ANASTASE.

Daniel connut aussi d'avance la mort de l'empereur Zénon, et il le lui fit savoir par l'un de ceux qui montaient habituellement vers lui, d'abord sous forme énigmatique, ensuite c'est aussi en pleine clarté qu'il l'assura qu'il allait recevoir la récompense de ses bonnes et mauvaises actions. En raison de sa foi en Dieu, disait-il, et de ce qu'il avait fait de bien, que l'empereur eût pleine confiance en Dieu. Il lui fallait cependant, veillant sur lui-même, se garder de tout esprit de lucre, briller par la décence de sa vie, écarter tous les calomnieux et faire part de sa miséricorde à tous ceux qui avaient péché contre lui, car rien n'était plus agréable à Dieu que le pardon des offenses et la clémence. Voilà donc ce qu'il dit avant la mort de l'empereur. Mais il nous fit aussi ces prédictions : «L'amie du Christ Ariadné gouvernera l'empire, après la mort de son époux, à cause de sa foi parfaite dans le Dieu de ses pères. Avec elle gouvernera un homme ami du Christ qui consacrera sa vie entière aux hymnes à Dieu et aux veilles, qui deviendra pour tous un modèle de tempérance et qui en douceur et équité surpassera tous ceux qui ont jamais régné. Il écartera de lui l'amour de l'argent, qui selon l'Apôtre (I Tm 6,10), «est la racine de tous les maux», et, dirigeant l'État purement sans faire acception de personne, il donnera paix et liberté de langage, durant tout le temps de son règne, tant aux saintes églises qu'à l'ordre des moines. Au près de lui, ni le riche ne recevra plus, ni le pauvre ne recevra moins c'est cela surtout qui, en paix comme en guerre, assurera la plus grande prospérité à l'univers.» Tout cela, peu de temps après, a été prouvé exact. En effet, après l'élection de l'empereur Anastase, le monde connut, par ses actes mêmes, que s'étaient réalisées les prédictions du saint, et les habitants de la mandra le surent mieux que tous, car ils reçurent toute espèce de bienfait.

XLIV. PREMIÈRE MALADIE DE DANIEL. BIENFAITS D'ANASTASE ET DE SA FEMME ARIADNÉ.

Déjà en effet, durant la première maladie du saint, au cours de laquelle on s'était attendu à ce qu'il mourût, le susdit couple impérial, mû d'un saint zèle, s'empressa de toute manière d'honorer sa mémoire. Car il fit apporter un très grand tombeau de marbre précieux et de métal étincelant, tombeau qui, jusqu'à présent, s'offre à la vue des visiteurs dans cette même sainte mandra comme un spectacle admirable et qui surpasse toute libéralité possible. En outre, tout ce qui était nécessaire à l'avance pour ses funérailles, ils l'envoyèrent avec grande générosité : bref, il est superflu de dire la prodigalité de la munificence des pieux souverains et de marquer jusqu'au bout son caractère inexhaustible. Cette sollicitude affectueuse du couple impérial à l'égard du saint, porteuse de fruits abondants et ruisselante de bienfaits, le serviteur de Dieu en eut connaissance lorsqu'il eut repris force, et voici ce qu'il dit alors : «Tous ces dons sans doute étaient vraiment grands et dignes de leur foi en Dieu, capables de leur attirer la faveur d'en haut, mais un tombeau de marbre, et d'un marbre si précieux, ne convenait pas pour lui. Il n'aspirait qu'à la seule terre, selon le commandement divin : «Tu es terre, et tu retourneras à la terre» (Gn 3,19). Les souverains assurément recevraient de Dieu une récompense dépassant largement la mesure, mais, quant lui, il voulait être déposé au plus profond de la terre, et qu'on plaçât au-dessus de lui des reliques des saints martyrs, en sorte que, si jamais quelqu'un, par motif de foi, voulait s'approcher de sa tombe, il vénérât les saints martyrs, reçût d'eux la récompense de ses bonnes actions, et se libérât de la condamnation.» Ce voeu donc, nous l'avons entièrement accompli selon son ordre au cours de sa seconde maladie qui fut aussi son vrai départ. En effet, au-dessus de son cercueil vénérable, reposent les restes des très saints trois enfants Ananias, Azarias, Misaël, que l'empereur Léon de pieuse mémoire avait fait venir de Babylone durant la vie du saint et qui furent déposés là par le très saint archevêque de la ville impériale Euphémios, qui lui-même dépassa tous autres en libéralité à l'égard du saint, en sorte que nous n'eûmes nullement conscience d'être séparés de notre bienheureux et illustre père. Quant aux souverains, au moment de sa bienheureuse mort, ils accrurent leurs munificences, car, ayant acheté des myriades de cierges, ils en ornèrent les deux oratoires, et, pendant la descente des restes du saint, ils illuminèrent toute la colonne, d'abord le sommet même, puis tous les tronçons successivement inférieurs.

XLV. DANIEL ANNONCE SA PROPRE MORT. SES DERNIÈRES RECOMMANDATIONS. LA FOULE ACCOURT AUPRÈS DE LA COLONNE.

Si grande fut la grâce de prophétie accordée à ce saint homme que, trois mois avant sa dormition, il nous prédit qu'au bout de ce peu de jours il devrait quitter le corps et se rendre près du Seigneur. A partir de ce moment, avec tous ceux qui allaient et venaient auprès de lui, il ne s'entretenait pas seulement des choses présentes, mais il leur annonçait par don de prescience les événements futurs, les fortifiant par des paroles de bon conseil; d'autre part, il prescrivait à ses compagnons habituels et à nous la manière dont il faudrait descendre de la colonne son précieux corps. Or, dans tous les cas où nous lui avons obéi, les choses tournèrent heureusement pour nous; mais, s'il est arrivé quelquefois que nous ayons agi contre son ordre ou selon notre propre jugement parce que nous avons trouvé satisfaction à quelque humain calcul, il est absolument sûr que tout tourna pour nous en sens contraire. Car c'est de Dieu même qu'il avait été gratifié de son charisme prophétique.

Doué de ce même charisme, ce glorieux homme fit aussi cette prédiction touchant la servante de Dieu Héraïs (cf. ch. 82), que, mue d'un zèle spirituel, elle ne permettrait pas que son vénérable corps fût descendu par d'autres appareils que ceux qu'elle aurait elle-même généreusement procurés. Et il enjoignit que personne ne s'opposât à son projet : ce qui se réalisa. De fait, la susdite gloriosissime servante de Dieu Héraïs, selon sa générosité habituelle, non seulement procura pour les funérailles de notre trois fois bienheureux père Daniel une multitude de cierges, une quantité démesurée d'huile, de l'or pour le service des pauvres, et une grande abondance de bois, mais encore elle commanda à plusieurs ouvriers habiles en ces sortes d'équipements de bâtir l'escalier en forme de spirale à l'entour de la colonne et de l'entrée de l'oratoire où devait être déposé le corps valeureux du noble athlète de l'ascèse, afin qu'il ne fût pas endommagé par les assauts de la foule cherchant à se procurer des reliques. Ce pieux dessein d'Héraïs, personne ne l'empêcha, conformément à l'ordre du saint.

Sept jours avant sa dormition, il appela à lui toute la communauté des frères, du petit au grand, en telle manière que certains, debout en haut au sommet de l'échelle, pussent être tout près de lui et entendre ses paroles. Et quand il sut que tous étaient présents, il dit : «Mes petits enfants et frères, voici que je m'en vais vers notre Maître et Seigneur Jésus Christ. Dieu qui, par sa parole et sa sagesse, a tout créé, le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve, qui a tiré du néant à l'être la race des hommes, Dieu qui, terrible aux anges, miséricordieux pour les hommes, «a incliné les cieux et est descendu» sur la terre, «comme la pluie sur le gazon» (Ps 18,10), dans le sein de la sainte Vierge Marie Mère de Dieu, qui a jugé bon de s'incarner à partir d'elle, par un mystère dont seul il connaît le secret, et de se laisser voir aux habitants de la terre, qui a pris sur lui les péchés du monde et qui a souffert pour nous (Jn 1,29), qui par ses meurtrissures sur la croix a guéri la blessure de nos âmes et qui a cloué au bois de la croix le chirographe qui nous condamnait (Is 53,5; Col 2,14), Dieu lui-même vous fortifiera, vous gardera du mal à l'abri des dangers et maintiendra inébranlable et ferme votre foi en lui, pourvu que vous demeuriez en concorde et parfaite charité mutuelles jusqu'à votre dernier souffle. Que Dieu vous donne la grâce de le servir irréprochablement et de ne faire qu'un même corps et un même esprit, persévérant dans l'humilité et l'obéissance. Ne négligez pas l'hospitalité. Ne vous séparez jamais de votre sainte mère l'Église. Chassez loin de vous tous les scandales et les zizanies des hérétiques ennemis du Christ, afin de devenir parfaits comme votre père du ciel est parfait (Mt 18,5). Voici que je prends congé de vous, mes enfants bien-aimés, et que je vous embrasse tous avec des entrailles de père. Le Seigneur sera avec vous.» Il ordonna que ces paroles fussent lues à haute voix aux frères par ceux qui s'étaient tenus le plus près de lui et qui seuls avaient pu percevoir ce qu'il disait, car il était couché sur la colonne. Quand on l'eut fait et que les frères eurent entendu la prière et les adieux du saint père, ils poussèrent si grande abondance de gémissements et de cris de douleur qu'ils firent un bruit énorme, comme de coups de tonnerre. Le saint de nouveau pria sur nous, puis il nous congédia, nous ayant dit de ne pas être pusillanimes, mais de supporter vaillamment notre peine : «Faites mémoire de moi dans vos prières.»

XLVI. MORT DE DANIEL LE SAMEDI 11 DÉC. 393. GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ.

A partir de cette heure-là, comme mue par quelque signe de la divine providence, la foule des croyants afflua de son propre mouvement. Et les gens ne voulurent plus quitter la mandra du saint jusqu'à ce que fût arrivé Euphémios, le très saint archevêque de cette ville impériale. Celui-ci monta sur la colonne et, après avoir considéré le saint, debout sur l'échelle

il proclama d'en haut à tout le peuple : «Le saint vit encore, il est encore avec nous. Ne perdez donc pas courage. Il est impossible que son saint corps soit livré au tombeau avant que la chose n'ait été proclamée à chacun et en tout lieu aux très saintes églises.» C'est ce qui se produisit. Mais il n'est pas juste de laisser de côté un fait capital et digne d'admiration. Trois jours avant sa dormition, au milieu de la nuit, il fut jugé digne de contempler tous les saints qui s'étaient rendus agréables à Dieu. Ceux-ci vinrent auprès de lui et, l'ayant salué, l'engagèrent à célébrer le divin et auguste sacrifice. De fait, les deux frères qui se trouvaient présents reçurent la faveur d'entendre les paroles liturgiques et d'y faire les réponses habituelles. Aussitôt qu'il eut achevé la liturgie de Dieu, réveillé de son extase et revenu à lui-même, il demanda qu'on lui portât la sainte communion; cela fait, quand il eut communié en premier, nous aussi, tous, en ce même moment du milieu de la nuit, nous participâmes aux saints mystères, tout comme s'il avait accompli lui-même la sainte anaphore. Ensuite, après avoir dit adieu aux foules qui l'entouraient, il enjoignit aux frères présents de jeter continuellement de l'encens dans l'encensoir.

On était arrivé désormais au saint départ même de Daniel, quand un homme tourmenté par un esprit impur poussa soudain un cri devant toute la foule, annonçant la venue des saints auprès du saint homme, nommant chacun d'eux et disant : «Il y a grande joie au ciel à cette heure. Car les saints anges sont venus prendre avec eux le saint, et il est venu en outre les nobles et glorieuses armées des prophètes et des apôtres, des martyrs et des saints. Ils me fouettent, et demain, à la troisième heure, ils me chasseront de cette tente. Quand le saint prendra son départ vers les cieux et que sa sainte dépouille sera mise en terre, je m'en irai.» C'est ce qui arriva. Notre illustre père Daniel mourut le lendemain, un samedi, à la troisième heure, le 11 décembre de la seconde indiction et à l'instant même de sa mort il accomplit un miracle, en ce que l'homme fut guéri de son esprit impur.

XLVII. DESCRIPTION DU CORPS DE DANIEL. COMMENT ON LE DESCEND DE LA COLONNE. DÉPOSITION DE SES RESTES SOUS LES SAINTS MARTYRS.

Quand on eut enlevé le parapet, on trouva les genoux du saint collés à sa poitrine, ses cuisses à ses talons et à ses jambes. Et lorsqu'on voulut forcer ses membres à s'étendre, il se fit un tel craquement des os que nous pensions qu'il éclaterait en morceaux. Néanmoins, une fois qu'on l'eut déposé, son corps apparut complètement intact, sauf que les pieds avaient été rongés par la gangrène et les vers qui les mangeaient. La masse des cheveux de sa tête était divisée en douze queues, chaque queue mesurant quatre coudées; pareillement aussi la masse de sa barbe était divisée en deux queues, chaque queue étant de trois coudées : cela, la plupart des amis du Christ l'ont vu. On le revêtit d'une tunique de peau, comme il en avait coutume, et, lorsqu'on eut apporté et placé sur la colonne une planche, il y fut déposé.

Au profond de l'aube, le très aimé de Dieu archevêque Euphémios arriva, et, étant monté sur la colonne par l'escalier, il embrassa la pieuse dépouille. A leur tour aussi, tous les fidèles constitués en dignité et en autorité montèrent au sommet de la colonne, reçurent la bénédiction du bienheureux corps et l'embrassèrent, puis redescendirent. Le peuple demanda qu'avant l'enterrement le saint lui fût montré, et, en conséquence, il se fit alors un incroyable tumulte. En effet, sur l'ordre de l'archevêque, on dressa debout la planche sur laquelle le corps avait été fixé de manière qu'il ne pût tomber, et, à la manière d'une icône, le saint fut exposé de tous côtés à la vue de tous. Tous, pendant de longues heures, purent le contempler pareillement, et, avec cris et larmes, ils le suppliaient d'intercéder en leur faveur auprès de Dieu. Après cela, voici que soudain il apparut à tout le peuple, visibles à l'oeil nu, trois croix dans le ciel au-dessus du cadavre, cependant que des colombes blanches volaient autour de lui.

Ensuite, on eut à prêter grande attention à la manière de descendre le saint pour les funérailles. Craignant que le corps ne fût déchiré par la foule, l'archevêque Euphémios ordonna qu'on le mît dans un cercueil de plomb : ce cercueil lui aussi, la susdite très croyante Illoustria Héraïs 182 le procura. Ce cercueil donc, le tout à fait très saint archevêque Euphémios le mit sur ses épaules et le transporta avec la fleur des nobles fonctionnaires et des hommes pieux, et, par la spirale de l'escalier, ils descendirent, sans dommage pour lui, le précieux cadavre. Cependant, comme la foule s'était amassée devant l'entrée de l'oratoire pour recevoir la bénédiction de la relique, les planches, incapables de supporter un tel assaut, se séparèrent l'une de l'autre et tous ceux qui portaient le cercueil furent précipités à terre avec la sainte dépouille. Cependant, par la grâce du Seigneur, les porteurs ne subirent aucun mal et ils ne cédèrent pas mais résistèrent d'une façon merveilleuse aux assauts de la foule, en sorte que,

en tant de myriades innombrables d'hommes, de femmes et d'enfants, absolument personne ne subit quelque accident. Quant à Daniel, une fois transporté dans l'oratoire, il fut déposé sous les saints martyrs, comme il l'avait demandé.

XLVIII. RÉSUMÉ DE LA VIE ET CONCLUSION.

Tels sont, bien-aimés, parmi beaucoup, les brefs souvenirs que nous avons rappelés dans la mesure du possible et introduits dans notre présent ouvrage. Laissant de côté une myriade d'autres faits, nous nous sommes refusé un trop long discours pour éviter la satiété, car nous sommes assurés que, pour les croyants, même ce qui est dit ici suffira à leur rafraîchir la mémoire pour leur pleine satisfaction.

Maintenant, selon que nous passons en revue sous forme résumée tout le temps de sa vie jusqu'au terme de la présente biographie, notre illustre père Daniel commença de renoncer au monde à l'âge de douze ans; il passa vingt-cinq ans dans un monastère cénobitique; pendant cinq ans il fit le tour des pères, se constituant une anthologie de leurs vertus et recueillant de chacun d'eux ce qui lui pouvait être utile. Du moment où la couronne de son endurance commença d'être tressée, le saint ayant alors accompli sa quarante-deuxième année, âgé d'un tel nombre d'années, Daniel, à la suite d'une révélation comme il a été indiqué plus haut (II. 4 ss., 14. 3 ss.), séjourna dans cette ville impériale. Il passa neuf ans logé dans le temple, où il se tenait debout sur le chapiteau d'une colonne, s'exerçant d'avance à la pratique de l'effort ascétique qu'il devait réaliser : car, de beaucoup de révélations divines, il avait reçu l'assurance qu'il lui fallait entrer dans la voie de vie du bienheureux saint Syméon. Durant trente-trois ans et trois mois, il se tint, pour des périodes diverses, sur les trois colonnes, ayant passé de l'une à l'autre. Dès lors donc, la durée totale de sa vie fut de quatre-vingt-quatre ans, un peu au-delà.

Durant ces années il fut jugé digne d'obtenir «le prix de sa céleste vocation» (Ph 3,14), bénissant tout le monde, priant pour tout le monde, conseillant à tous de ne pas être âpre au gain, recommandant à tous les voies qui mènent au salut, donnant à tous l'hospitalité, ne possédant rien ici-bas que le pourtour du terrain où l'on a édifié les bâtiments de la mandra et des vénérables oratoires. Et cela, bien que beaucoup, tantôt des empereurs, tantôt aussi de très nobles fonctionnaires constitués en autorité, lui eussent demandé la permission de lui donner des propriétés splendides. Mais il ne s'y prêta nullement tout en approuvant chacune de ces offres, il se bornait à souhaiter que Dieu récompensât les donateurs de leur pieux dessein.

Prenant donc en considération les conseils spirituels du saint père, efforçons-nous de marcher sur ses traces, de garder sans tache la tunique du corps, de préserver sans qu'elle s'éteigne la lampe de la foi, portant partout dans nos vases l'huile de la commisération, afin que, au jour du jugement, nous obtenions pitié et grâce auprès du Père, du Fils et du saint Esprit, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.